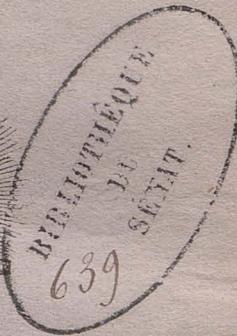


# THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



РЕДКОСТЬ

ЛИБЕРТЕ ПЕЧАТЬ

ЭТИЧИСТЫ

LE CLERGÉ  
DÉVOILÉ,  
OU LES  
ÉTATS-GÉNÉRAUX

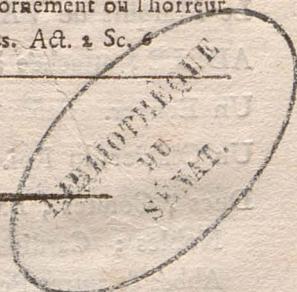
De 1303.  
TRAGÉDIE.

Dédicée aux Amis de la Constitution,  
Par l'Auteur des *Druïdes*.

---

Un Prêtre est, des humains, l'orrement ou l'horreur  
Druïdes. Act. 2 Sc. 6

---



A PARIS,  
Chez BOULARD Imprimeur-Libraire Rue  
Neuve-Saint-Roch N°. 51.  
Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

---

---

## A C T E U R S.

Le Comte d'ARIMON.

LEONOR, fille du Comte.

Le Baron de SERGINE.

VERTEUIL, fils du Baron.

GONTIER, fils d'ADALBERT, Laboureur.

BERNARD de SAISSET,

Evêque de Pamiers.

JEAN LE MOINE, Cardinal. } Légats du Pape

JACQUES de NORMANS, } Boniface VIII.

Archidiacre de Narbonne.

Le Marquis de VAISY.

ADELE, attachée à LEONOR.

Un Écuyer.

Un Officier du Roi.

Ducs, Comtes, Barons, Marquis & autres  
Nobles ; Cardinaux, Evêques, Prélats,  
Abbés & autres Prêtres ; Chevaliers, Ecuyers,  
Peuple.

*La Scène eſt à Paris, dans le Palais du Comte  
d'Arimon.*

---

IL n'est personne d'un peu instruit qui ne connoisse le différent de Philippe le-Bel avec Boniface VIII. On sait à quels excès ce Pape audacieux porta l'insolence contre ce Roi. On n'ignore pas que ce fut pour la réprimer que celui-ci convoqua les Etats-Généraux, & que, pour la première fois, il y appella le Peuple pour se fortifier de plus de voix contre les attentats de Rome, alors si dangereux.

C'est sur cet évènement mémorable que cette Tragédie est fondée. Tout y est inventé; mais les faits qu'on y rappelle sont consignés dans l'Histoire, ainsi que les caractères de la plupart des Personnages. On a tâché d'y peindre les mœurs de ces siècles barbares, & celles que deux classes d'hommes ont eues dès leur origine, & conservent peut-être encore.

Il est venu le temps où le Théâtre,

jusqu'à nos jours presque inaccessible à la vérité, doit être la Tribune d'où elle tonne contre les Tyrans de tout genre, & les préjugés dont ils tiroient tant de parti pour opprimer l'humanité.

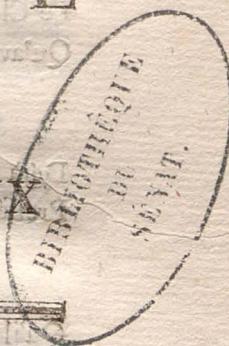


# LE CLERGÉ DÉVOILÉ,

OU LES

## ÉTATS - GENERAUX

De 1303.



## TRAGEDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LEONOR, ADELE.

LEONOR.

ELLE vadons s'ouvrir cette Assemblée auguste,  
L'effroi secret de Rome & d'un Pontife injuste.

A

2 LE CLERGÉ, &c.

Cette assemblée, Adèle, où les droits de l'Etat,  
Ceux de l'Eglise, enfin, pesés avec éclat ;  
Nous allons constater la grandeur de la France,  
Et, du pouvoir des Clefs, sa juste indépendance !  
Demain, dans son Palais, le superbe Paris,  
Pour la première fois, verra donc réunis  
Le Clergé, la Noblesse & ce Peuple fidèle,  
Qu'avilit si long-tems un erreur trop cruelle !

A D E L E.

Déjà leurs Députés, vers ces heureux remparts,  
Pressés par leur devoir, volent de toutes parts,

L E O N O R.

Qu'il m'est doux, qu'à ce Peuple, osant rendre  
justice,  
D'une Loi tyrannique, un grand Roi l'affran-  
chisse,  
Qu'il honore enfin l'homme et traite en ci-  
toyens,  
Ceux qui, dans tout Empire, en sont les vrais  
soutiens !

A D E L E.

Quoi vous, qu'à nos regards distingue un sang  
illustre,  
Vous qui, par tant d'éclat, en rehaussés le lustre,

## TRAGEDIE. 3

Vous dont les grands ayeux , par des titres si sûrs ,  
Remontent , d'âge en âge , aux tems les plus  
obscurs !

Quel tendre mouvement , quel intérêt , Madame ,  
Pour ce malheureux Peuple , a pu toucher votre  
ame ?

### LEONOR.

L'équité , chère Adèle , & l'amour des Humains .  
Quand j'ai vu ces Mortels , objets de nos dédains ,  
Des plus rares vertus déployer la lumière ,  
Des Arts & du Génie étendre la carrière  
Et partout où la force , où l'orgueil des Etats ;  
Quand mes yeux les ont vus , Citoyens &  
Soldats ,  
Au-dehors , au-dedans , l'espoir de la Patrie ,  
Par eux seuls défendue , illustrée & nourrie ;  
J'ai rougi mille fois qu'elle ait pu si long-tems  
Oser les retrancher du rang de ses enfans ,  
Et je rends grâce au Roi qui , distinguant leur  
zèle ,  
Politique plus sage , enfin les y rappelle .

### ADELE.

Qu'un sentiment si juste est bien digne d'un cœur  
Que n'éblouit jamais une fausse grandeur !  
Qu'il est beau de vous voir , sensible & populaire ,  
Triompher d'une erreur , à vos pareils , si chère ,

4 LE CLERGÉ, &c.

Et, dans l'homme qu'envain le fort tient abattu,  
Malgré votre grand nom , distinguer la vertu !

LEONOR.

Et l'homme est-il donc noble , est-il grand que  
par elle?

Et moi , moi qui l'ai vue & si pure & si belle  
En des cœurs généreux que , dans nos longs  
malheurs ,

Le Ciel nous fuscita pour effuyer nos pleurs ,  
Pour protéger mon père & sauver une vie ,  
Par le crime puissant , si long-tems poursuivie ,  
Hors elle , sous les cieux , que puis-je voir de  
grand ?

O jour ! ô souvenir toujours cher & présent !  
Jour où mon triste père , errant de ville en ville ,  
Calomnié , proscrit , sans secours , sans asyle ,  
Trouva , chez Adalbert , en ses paisibles champs ,  
Une retraite sûre & des soins si touchans !

Des plus sombres horreurs , si long-tems sur-  
chargée ,

De quel poids , tout-à-coup , je me vis soulagée !  
Lentement échappée à la nuit du tombeau ,  
Mes yeux sembloient s'ouvrir dans un monde  
plus beau.

Oui. Revenant à moi , je crus aussi renaître ;  
Je crus trouver mon cœur , . . . pour le perdre  
peut-être.

T R A G E D I E. 5

A D E L E.

Comment?

L E O N O R.

Dans leur maison , reçue , ainsi que nous ,  
Tu le vis , quel accueil aussi simple que doux ,  
Et le fils , & le père , affrontant la tempête ,  
Nous fit , en arrivant , au péril de leur tête .

Le fils! . . . dans leur famille adoptés , dès ce  
jour ,

Tu les vis , près de nous , empressés tour-à-  
tour ,

Prévenir , honorer notre affreuse misère ,  
Nous en cacher l'opprobre & nous la rendre  
chère

Pour nous avoir jettés dans un port si riant .

A D E L E.

Quel bonheur , en effet , que le Ciel bienfaisant  
Eût daigné vous l'ouvrir , après un tel naufrage !

L E O N O R.

Quand mon père , d'abord abattu par l'orage ,  
Eût rappelé sa force , eût ranimé ses sens ,  
Libre de ses chagrins , pour moi si déchirans ,  
Dans ce séjour de paix , avec toi , renfermée ,  
Que tout portoit la joye à mon ame charmée !  
Spectacle ravissant ! l'amitié , la candeur ,  
L'union , tout enfin ce qui peut rire au cœur ,

6 LE CLERGÉ, &c.

Ce qui , de vains désirs , calme ou prévient la  
guerre !

Ah , si le vrai bonheur est jamais sur la terre ,  
Si l'homme peut prétendre à ce don précieux ,  
C'est à de tels humains , que l'accordent les cieux .

A D E L E .

Ah , ce tableau si doux dont votre ame attendrie ,  
Après plus de six mois , paroît encor remplie ,  
Vous la verriez par-tout dans ces foyers obscurs ,  
Chez ces mortels voués aux devoirs les plus purs  
Que méprisoit l'orgueil , qu'oublioit l'injustice .

L E O N O R .

Va je le crois sans peine , & , si le Ciel pro-  
pice ,  
Le Ciel , de mes destins , m'avoit laissé le choix ,  
Ah , prompte à me soustraire à d'orgueilleuses  
loix ,  
Qu'avec ravissement , de mon rang descendue ,  
Je me verrois , Adèle , avec eux , confondue !

A D E L E .

Vous ! lorsque votre père , au faîte des gran-  
deurs ,  
Voit , chaque jour encore , accroître ses hon-  
neurs ?  
Victime , il est trop vrai , de la plus noire envie ,  
Long-tems , dans l'infortune , il a traîné sa vie ;

## TRAGEDIE. 7

Mais , auprès de son Prince , avec art , abusé ,  
Par d'indignes rivaux , lâchement accusé ,  
Le tems a , de son cœur , dévoilé l'innocence ,  
Et , sur ses ennemis , appelé la vengeance .  
Tandis qu'il les voit tous flétris , humiliés ,  
Dévorer leur opprobre & trembler à ses pieds ,  
Vous le voyez lui-même , environné de gloire ,  
A leurs yeux éperdus , jouir de sa victoire ,  
Cher au Prince , à l'Etat , honoré , respecté ,  
Et , de son ordre enfin , le premier Député .

## LEONOR.

Que m'importe un éclat qu'il nous faut toujours  
craindre ,  
Qu'un rival peut ternir , qu'un revers peut éteindre ?  
Ah , qui pourra me rendre à ces vallons si doux  
Où n'ont point pénétré nos préjugés jaloux ,  
Où les mortels égaux , libres , dans l'innocence ,  
Des tourmens de l'orgueil & de la défiance ,  
Nobles de leur seul être , ont de si beaux destins !  
Que j'y coulois , en paix , des jours purs & sereins !  
Que je m'y voyois grande , inconnue & cachée !  
Avec quel désespoir je m'en suis arrachée !  
Adèle , je sentis , qu'en ce triste Palais ,  
Tout plaisir , tout repos m'alloit fuir pour jamais .

8 LE CLERGÉ, &c.

Combien, dès ce moment, j'y dévorai d'alarmes !  
Le Ciel enfin, le Ciel prend pitié de mes larmes.  
Si je ne revois plus ce temple du bonheur,  
Ces champs, ce toît rustique où me survit mon  
cœur,  
Ce bord, charme & tourment de ma triste mé-  
moire,  
J'en vais revoir du moins, l'ornement & la  
gloire;  
Je vais. . . . ah, tant de trouble accable mes  
esprits,  
De notre bienfaiteur, je vais revoir le fils,

A D E L E.

Quoi, Gontier? . . .

L E O N O R.

Député, par un choix unanime,  
Il vient, de sa Cité, justifier l'estime.  
Il accourt, plein de zèle. Il arrive en ces lieux.  
Oui, l'aimable Gontier va paroître à tes yeux:  
C'est ce que, dans sa joie, avant que de s'y  
rendre,  
Par un secret message, il a daigné m'apprendre.

A D E L E.

A vous!

L E O N O R.

De noirs chagrins si long-temps opprême,  
Comme, au-devant de lui, mon cœur s'est élancé !

TRAGEDIE. 9

Comme il palpite encore & l'accuse peut-être,  
D'un retard qui me tue, & dont il n'est pas  
maître !

A D E L E.

Qu'entends-je ?

L E O N O R.

A ce transport, je vois, en ce moment,  
Je vois, dans tes regards, ton juste étonnement.  
Ah, ne reproche point à ta tremblante amie  
D'avoir pu te cacher ce secret de sa vie.  
De tant de préjugés assiégée en tous lieux,  
Pouvois-je déployer, fut-ce même à tes yeux,  
Cet amour, ce penchant que, malgré son empire,  
A mon cœur, comme au sien, tout sembloit  
interdire,  
Qu'il s'est tant reproché, pour qui j'ai tant  
pleuré,  
Que, par mes tendres pleurs si souvent rassuré,  
Redoutant ce vain nom, ce haut rang que  
j'abhorre,  
En cet instant, peut-être, il se reproche encore,  
Et que j'aime à nourrir, & qui fait mon tour-  
ment ?

A D E L E.

Mais pouviez-vous penser, dans votre égare-  
ment,

10 LE CLERGÉ, &c.

Qu'un père, si jaloux des droits de sa naissance,  
Approuveroit jamais une telle alliance?

LEONOR.

Eh, l'amour, son délice, en ses transports vain-  
queurs,

Voit-il, peut-il rien voir que ce concert des  
cœurs,

Cet attrait invincible où, promis à se répondre,  
L'un dans l'autre bientôt ils semblent se con-  
fondre?

Et que faut-il de plus pour former ces beaux  
nœuds

Qui, seuls toujours constants, font seuls les vrais  
heureux;

Ces nœuds saints & sacrés que le ciel même  
avoue?

Des noms, des titres vains dont le hasard se joue,  
Qu'il dispense en aveugle, & dont l'éclat trom-  
peur

Fait le masque de l'homme & non pas sa gran-  
deur?

Non, pour Gontier, crois moi, je fléchirai mon  
père.

ADELE.

Osez-vous l'espérer?

LEONOR.

Ah, si je lui fus chère,

## TRAGEDIE.

11

S'il se souvient toujours des bienfaits d'Adalbert,  
Lorsqu'en ce cœur sensible, à ses regards ouvert,  
Il verra quel tourment, quelle flamme il recèle,  
Pourra-t-il démentir sa bonté paternelle ?  
Pourra-t-il me confondre & me donner la mort ?  
Non, mon père, en tes mains, je vais mettre mon  
fort.

Je vais. . . Il vient lui-même. Ah ! j'espère &  
tremble.

---

## SCENE II.

LEONOR, ADELE, LE COMTE.

LE COMTE.

MA fille, vous savez qu'aux Etats qu'on  
assemble,  
Exclus de cet honneur par nos antiques Loix,  
Le Peuple est appelé pour la première fois.

LEONOR.

Oui. J'en ai, du Monarque, applaudi la sagesse.

LE COMTE.

Applaudi ! savez-vous que les Grands, la No-  
bleſſe,

12    *LE CLERGÉ, &c.*

Les Ministres des cieux , Pasteurs ; Abbés ,  
Prélats ,  
En frémissent de rage , & ne souffriront pas ,  
Dans cette auguste Diète organe de la France ,  
D'un vil Peuple , avec eux , l'indigne concurrence.

*LEONOR.*

Vil ! eh quoi , de l'Etat portant comme eux le  
faix ,  
Né sous le même ciel , n'est-il donc pas Fran-  
çais ?

*LE COMTE.*

Non : & , jusqu'à ce jour , étranger à l'Empire ,  
A le représenter c'est en vain qu'il aspire .  
Ce droit , aux Nobles seuls , est transmis par le  
sang .  
Les Prélats que leur titre élève au même rang ,  
Jaloux du même droit , songent à le défendre ;  
Et tous , si désormais quelqu'autre ose y pré-  
tendre ,  
Sont prêts à repousser un affront si honteux .  
C'est ce qu'en m'invitant à me joindre avec eux ,  
Ils m'ont fait annoncer par le brave Sergine .

*LEONOR.*

Ils pourroient allumer une guerre intestine !

T R A G E D I E. 13

Et vous même, mon père! . . .

L E C O M T E.

Eh, de mes grands ayeux,  
Puis-je trahir le sang & le nom glorieux?

L E O N O R.

Est-donc les trahir que d'osfer, en silence,  
Avouer pour François les enfans de la France?  
Ah, dans tous ces mortels qu'un hasard trop  
jaloux,  
Que la force ou l'adresse ont mis plus bas que  
nous,  
Que souvent au-dessus, pour venger cette in-  
jure,  
Par ses dons les plus chers, élève la nature,  
Pourriez-vous bien ne voir, jouet d'un vain  
orgueil,  
Qu'une foule avilie, indigne d'un coup-d'œil?  
Les mépriseriez-vous, vous sur-tout, vous, mon  
père,  
Vous, long-tems malheureux, qui, dans votre  
misère,  
Délaisfè, poursuivi, ne trouvant que chez eux  
Une retraite sûre, un accueil généreux,  
En avez éprouvé tout ce qu'on peut attendre  
Du zèle le plus pur & du cœur le plus tendre,

Ce que , sans avilir l'objet de ses bienfaits ,  
La plus noble pitié peut inspirer jamais ?  
D'un préjugé barbare adoptant les caprices ,  
Auriez-vous , d'Adalbert , oublié les services ?

## L E C O M T E.

Non , sans doute. Envers lui je voudrois m'ac-  
quitter.

## L E O N O R.

Et , dans son ordre entier , vous allez l'insulter !  
Mais le Roi qui , sur eux , jettant un œil pro-  
pice ,  
Après un long oubli , soit bonté , soit justice ,  
Au Conseil de l'Etat daigne les inviter ,  
Le Roi souffrira-t-il qu'on les veuille écarter ?

## L E C O M T E.

A respecter ses Loix instruit dès mon enfance ,  
Je fais ce qu'un sujet lui doit d'obéissance ;  
Mais dois-je moins , ma fille , à mon honneur  
blessé ?

## L E O N O R.

Et de quoi votre honneur peut-il être offensé ?  
Qu'il chérisse son Peuple , auteur de sa puissance ,  
Ce Peuple en qui réside & sa force & la France ?  
Car ce n'est pas , sans doute , en quelques Cour-  
tisans ,  
Des malheurs , l'un de l'autre , avides Artisans ,

T R A G E D I E. 15

Flatteurs intéressés, vils corrupteurs des Princes,  
Et, sous leur nom, souvent tyrans de leurs Pro-  
vinces.

L E C O M T E,  
Ma fille!

L E O N O R.

Pardonnez à mes sens égarés.  
Je frémis des malheurs que vous vous préparés..  
Mon père, au nom du Ciel, au nom de la Patrie,  
Ne vous engagez pas dans cette ligue impie.

L E C O M T E.

Qui, moi! n'y point entrer, quand j'ai donné ma  
foi!

Laissons ces vains débats. Pour mieux s'unir à  
moi,

Sergine, pour son fils, ma demandé ma fille.

L E O N O R.

Moi!

L E C O M T E.

Vous. Cette alliance agrandit ma famille,  
Et le jeune Verteuil, sous l'aspect le plus doux,  
Plein d'un noble courage, est bien digne de  
vous.

Brûlant de s'illustrer dans les champs des alarmes,  
Il a passé la nuit dans la veille des armes.

Son père, qui déjà s'en promet un guerrier,  
A daigné me choisir pour l'armer Chevalier.

Je remplirai tantôt ce brillant ministère.

Vous en ferez témoin vous & ce tendre père,  
Et les dignes guerriers par lui-même invités.  
Soudain, dans ce lieu même, à ses yeux en-  
chantés,

Je vous présenterai, dans ce fils qu'il adore,  
Un époux vertueux que j'aime & qui m'honore.

LEONOR, à part.

Quel coup de foudre, ô Ciel! soutiens mon foible  
cœur!

Qu'oseraï-je répondre?

*S C E N E . I I I.*

LEONOR, LE COMTE, ADELE.

*Un Ecuyer.*

L'ECUIER remettant une lettre au Comte.

UN inconnu, Seigneur,  
En mes mains, à l'instant, a remis cette lettre.

*Il sort.*

LE COMTE ouvrant la lettre & regardant  
la signature.

Adalbert!

LEONOR à part.

A ce nom, quel effroi me pénètre!

LE COMTE

L E C O M T E *lisant tout haut.*

« Digne & noble Seigneur, vous connoissez  
mon fils,  
» Député de son Ordre, il se rend à Paris.  
» Il vole dans vos bras où voleroit son père,  
« Si, toujours enchaîné par un devoir austère,  
» Je pouvois, un moment, n'écouter que mon  
cœur.  
» Le ciel, à mon cher fils, réservoit ce bonheur.  
» J'ose, pour lui, chez vous, demander un asyle,  
» Et puisse, à vos conseils, sa jeunesse docile  
» Honorer sa cité, moi, sa famille, & vous,  
» Vous dont le souvenir nous est toujours si  
doux.  
» Adalbert, »

Quelle lettre! & quel trouble funeste  
Elle jette en mon ame!

L E O N O R *à part.*

O puissance céleste!  
Que va-t-il décider?

L E C O M T E.

Chez moi, dans ma maison!  
Un Député du Peuple, & quand je vais!... Ah,  
non.  
Non, je ne puis.

## LEONOR.

Sensible aux services du père ,  
Vous pourriez , pour le fils , rejeter sa prière !  
Ah , de ses tendres soins & qu'il peut attester ,  
Envers qui votre cœur peut-il mieux s'acquitter ,  
Qu'envers un fils qu'il aime , un fils qui lui  
ressemble ,  
En qui , dès son printemps , il voit briller en-  
semble  
Tous les fruits des vertus qu'il a semés en lui ,  
Et qu'enfin sa cité reconnoît aujourd'hui ?  
De ses plus jeunes ans marqués par tant de  
gloire ,  
Faut-il , à vos regards , retracer la mémoire ?  
Faut-il vous rappeler , qu'entraîné dans les camps ,  
On le vit , sur vos pas , en ces malheureux  
champs  
Où la Lis égarée épanche au loin ses ondes ,  
Percer , du fier Anglois , les phalanges profondes ,  
Défier , sans pâlir , ces effrayans remparts  
De traits , de javelots lancés de toutes parts ,  
S'oublier , dans l'horreur de ce danger extrême ,  
Pour en tirer mon frère & Sergine lui-même ,  
Sergine que , sans lui , tout alloit écraser ,  
Et qui peut , dans son ordre , encor le mépriser ,  
Qui , trop fier d'un vain nom ? ...

TRAGEDIE. 19

LE COMTE.

Que dites-vous, ma fille?

LEONOR.

Rappelé, par la trêve, au sein de sa famille,  
Vous l'avez vu, mon père, utile citoyen,  
Partager & le zèle & les travaux du sien;  
Et, le cœur encor plein d'une image si chère,  
Vous pourriez affliger un tel fils, un tel père!  
Un fils à qui jadis le vôtre a dû le jour!  
Un fils qui, pour jamais, a droit à votre amour!  
Un fils dont les vertus honorent la nature,  
Qui, portant, sur son front, la candeur la plus  
pure,  
Y déployant l'éclat des dons les plus flatteurs,  
Semble, à lui, par ce charme, attirer tous les  
cœurs?

LE COMTE.

Qu'entends-je?

LEONOR.

Ah, pour flétrir votre ame chancelante,  
Faut-il que votre fille éplorée & tremblante,  
Réclamant vos bontés, embrasse vos genoux?  
Que mes pleurs, à vos pieds?

LE COMTE.

C'en est trop. Levez-vous.

20 LE CLERGÉ, &c.

Ce discours... ce transport... ô ciel ! que dois-je  
en croire ?

Qui peut vous inspirer? ...

LEONOR.

Moi, Seigneur?... votre gloire  
Que souilleroit l'oubli du plus rare bienfait....

LE COMTE.

Je conçois ce que peut un si noble intérêt.  
Je ne veux point sonder un plus profond mystère  
Qui, d'un courroux trop juste, armeroit votre  
père.

LEONOR.

Eh quoi?

LE COMTE.

Sur ce secret qui peut m'être odieux,  
Gardez-vous cependant d'éclairer trop mes yeux.  
Allez. Calmez vos sens &, d'un cœur plus tran-  
quille,  
Préparez-vous au nœud qui, d'un bonheur facile,  
Si mes vœux sont remplis, vous assure l'espoir.

LEONOR. *A part, en sortant.*

Ciel ! où porter mes pleurs ?

## SCENE IV.

LE COMTE.

QUE me laisse entrevoir  
Ce trouble dont à peine elle peut se défendre ?  
Son cœur, son foible cœur s'est-il laissé sur-  
prendre ?

Gontier ? ... Ah, ce seroit une raison de plus  
Pour ne point recevoir ... mais, d'un si dur  
refus ,

Après ce qu'il a fait , ce qu'il eût voulu faire ,  
Ce qui m'a tant touché , que pensera son père ?  
De tant d'ingratitude , en secret , révolté , ...  
Je frissonne.

*Il tombe dans une profonde méditation.*

## SCENE V.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON.

SEIGNEUR , le Légat respecté ,  
De mon fils , aux Autels , vient de bénir l'épée .

LE COMTE *d'abord sans le voir.*

Ah ! ... de nos vœux , Seigneur , mon ame est  
occupée .

22      *L E    C L E R G É , &c.*

Ma fille vient d'en être informée à l'instant.

**L E    B A R O N .**

Que ne vous dois-je point ? vous savez cependant

Qui, pour choisir un Chef aussi noble que sage,  
Qui porte au Roi le vœu d'un Ordre qu'il  
outrage

En appelant le Peuple à ces nouveaux Etats ,  
Avant qu'ils soient ouverts , les Nobles , les  
Prélats ,

Veulent , en ce Palais , s'assembler ce jour même.

**L E    C O M T E .**

Chez moi !

**L E    B A R O N .**

C'est un honneur qu'à votre rang suprême ,  
A votre illustre nom , nous croyons tous devoir.

**L E    C O M T E .**

*à part.*

O ciel ! ... vous me voyez prêt à les recevoir.  
Je ne m'attendois pas à cet honneur insigne ,  
Mais , Seigneur , il me flatte , & je m'en rendrai  
digne ,

**L E    B A R O N .**

Et moi , près de mon fils , plein d'un espoir  
charmant ,

Je vais , de son bonheur , attendre le moment.

TRA G E D I E. 23

LE COMTE.

Allez.

*seul.*

Quoi, tout conspire à m'enchaîner encore !  
Comment sortir du trouble où mon cœur se  
dévore ?

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE,

LEONOR, ADELE.

LEONOR *entrant toute éperdue.*

AH, laisse-moi, te dis-je, à l'horreur qui  
m'égare.

Si rien ne peut changer le sort qu'on me prépare,  
Laisse-moi, dans les pleurs que l'on ne verra  
pas,

De la main de mon père, attendre le trépas.

A D E L E.

Mais, songez...

LEONOR.

De quel coup mortellement frappée,  
Dans quelle horrible nuit je reste envelopée !

De ces Nobles si fiers, tout l'Ordre mutiné !

Mon père, en leur complot, par orgueil, en-  
traînéd !

Mon père, sans remords, à la plus fausse gloire,  
Du bienfait le plus rare, immolant la mémoire !

## TRAGEDIE. 25

Sacrifiant sa fille!... Ah, ces nœuds abhorrés,  
Ces nœuds honteux, crois-moi, ne feront point  
ferrés, ...  
Au moment redoutable où j'attends ce que j'aime,  
Au moment qu'à mes pieds il va tomber lui-même,  
Où mon cœur le devance, où l'espoir le plus  
doux, ...  
Enfant de tant de feux, les a rallumés tous.

### A D E L E.

Hélas, je l'avourai, lorsque, m'ouvrant votre  
ame,  
Vous avez, à mes yeux, dévoilé tant de flamme,  
J'en ai frémi pour vous. J'ai prévu ce malheur;  
Mais pourrez-vous enfin?...

### LEONOR.

Quoi? démentir mon cœur  
Non... cependant, ô ciel! de ce triste hyménéé,  
Déjà, même à mes yeux, la pompe est ordonnée.  
Mon père est tout entier à ce funeste soin.  
Barbare!... & mon amant en seroit le témoin!  
Mon amant!... s'il arrive!... ah, que va-t-il  
apprendre?  
Quel coup! est-ce de moi qu'il doit ici l'at-  
tendre?

Mais comment lui cacher, ... ou comment  
retenir

Les transports, les fureurs? ... il faut le pré-  
venir.

Cours ... mais où le trouver? où chercher? ...  
je succombe.

Chaque instant, sous mes pas, semble r'ouvrir  
la tombe.

O mort trop douloureuse! ô trop long déses-  
poir!

Je l'attends, je l'appelle & je crains de le voir!  
Je le vois! ciel! amour! protégez l'un & l'autre.  
Veille à tout, chère Adèle.

*Elle se jette dans un fauteuil.*

### *S C E N E I I.*

LEONOR, ADELE, GONTIER.

GONTIER *la voyant à demi évanouie,*

AH, mon trouble est le vôtre.

Je le sens, nos deux cœurs se répondent tou-  
jours,

Et nous n'aurons jamais besoin d'autres dis-  
cours.

Je sens que , de la joye , après six mois d'absence ,

L'ivresse vous accable à ma seule présence .

Moi - même , à votre aspect , j'en demeure éperdu ,

Et notre être à la fois semble être suspendu .

O Léonor ! ô vous si tendrement aimée !

Vous qui n'avez vécu qu'en mon ame enflammée ,

Lorsque moi - même , au loin , je ne vivois qu'en vous !

Est-il bien vrai qu'enfin je suis à vos genoux ?

Ah , quel surcroit , quel comble à mon bonheur extrême ,

De le voir , dans vos yeux , partagé par vous-même !

Que ce touchant délire ajoute encore au mien !

Mais daignez me parler . Ce que j'entends si bien ,

Ce qui va me ravir ma raison égarée ,

Que je l'entende encor d'une bouche adorée .

Daignez me confirmer....

### L E O N O R.

Que vous dirai-je ? hélas !

Qu'apprenez-vous de moi que vous ne sachiez pas ?

GONTIER.

Ah, de mes longs ennuis, ce mot est le salaire,  
Ce mot seul me suffit. Je cours à votre père.

LEONOR.

A mon père !

GONTIER.

Il m'attend, instruit de mon départ,  
Et je vole....

LEONOR.

Arrêtez,

GONTIER.

Je lui dois cet égard.

LEONOR.

— Arrêtez, dis-je.

GONTIER.

O ciel ! & quelle crainte encore  
Se peint dans tes regards, t'agite & te dévore,  
Quand mon cœur , à tes pieds, semble se ranimer,  
Quand je reviens à toi plus digne de t'aimer ,  
D'adorer la vertu qu'en toi seule j'admire ,  
La vertu bienfaisante ?...

LEONOR.

Ah , que viens-tu me dire ?

TRAGEDIE. 29  
GONTIER.

Pardonne, si Gontier ose ainsi te parler;  
Mais l'amour qui nous lie a dû nous égaler.  
L'amour ne connoît point tous ces égards funestes,  
Ouvrages de l'orgueil, que toi-même détestes,  
Et, s'il n'ouvre ton cœur, ne peut l'ouvrir qu'à moi,  
Tu fais trop que ses feux m'élèvent jusqu'à toi,  
Non que j'ose ou je puise étouffer la mémoire  
De ton nom que j'honore & dont tu fais la gloire,  
De ton rang qui m'accable, & sur-tout en ces lieux;  
Mais, cent fois rassuré par ta bouche & tes yeux,  
Par ta bouche si pure & qui ne fait rien feindre,  
Peut-il m'en imposer & dois-je encor le craindre?  
Non, je te connois mieux. Ce seroit t'offenser.  
Mais quel trouble secret semble donc te presser?  
Je te vois renfermer les plus vives alarmes!  
Tes yeux sombres, errans, sont obscurcis de larmes!  
L'effroi le plus profond soulève encor ton cœur!  
Ah, dans le mien tremblant, verse enfin ta douleur.  
Verse l'y toute entière & que je la partage;  
L'expirant à tes pieds, ton amant t'en soulage.

30 LE CLERGÉ, &c.

Epargne-moi du moins un trépas plus affreux.  
Parle, dis-je.

LEONOR.

Gontier!

GONTIER.

Poursuis.

LEONOR.

Ah, malheureux !

GONTIER.

Je le suis, & par toi, par ton cruel silence !  
Quel est donc cet effort d'une horrible con-  
tance ?

As-tu quelque secret qui, déchirant pour toi,  
S'il peut m'être caché, ne le soit plus pour moi ?

LEONOR.

Eh bien, apprends...

GONTIER.

Achève.

LEONOR.

Adèle ! Ah, tout mon sang se glace.

GONTIER.

Que crains-tu ? quel revers nous ménage ?

TRA G E D I E.

31

LEONOR,

Je frissonne.

GONTIER.

Et de quoi?

LEONOR.

Les Nobles, les Prélats,  
Indignés que le Peuple ose entrer aux Etats.....

GONTIER.

Le Peuple! les François!

LEONOR.

Ils veulent l'en exclure.

GONTIER.

Qu'entends-je? à la Patrie, ils feroient cette  
injure!

Ils pourroient méconnoître, & qui? ses vrais  
enfans!

Ses appuis les plus sûrs en ses besoins pressans!  
Et sur quel titre, ô ciel! ceux dont la voix austère

Condamne, de l'orgueil, tout effor volontaire,  
Ceux qui n'ont de grandeur que par le noble  
emploi

De défendre la France & maintenir la Loi  
Que son Monarque avoue & dont elle décide,  
Pensent-ils qu'en eux seuls elle-même réside?

SCOTT

32. LE CLERGÉ, &c.

Quoi? d'un limon plus pur ont-ils été formés?  
D'un souffle plus parfait sont-ils donc animés?  
Le genre humain entier que tant d'audace ou-  
trage,  
De quelques fiers mortels, est-il donc l'héritage;  
Et ces mêmes mortels, pleins d'un faste si vain,  
Ne sont-ils pas plutôt du corps du genre humain?

LEONOR.

Investis en naissant de tant d'erreurs injustes,  
Qu'ils, sont loin d'entrevoir ces vérités augustes!

ONTIER,

Ah, quand, de la pitié, la douce & tendre voix,  
Du faible, sur le fort, eût rappelé les droits;  
Quand le besoin, vainqueur de tous tant que nous  
sommes,  
Pour le bonheur de tous, eût rapproché les  
hommes,  
Qu'ils s'unirent entre eux sous cent noms dif-  
férens,  
Par-tout il fût un peuple avant qu'il fût des grands.  
Mais ce Roi généreux qui l'a su reconnoître,  
Et, par là, le premier, a mérité de l'être,  
Ce grand Roi verra-t-il que d'un œil irrité  
Qu'on ose réclamer contre son équité?

LEONOR.

TRAGÉDIE. 33

LEONOR.

Ils pensent imposer à son pouvoir suprême,  
L'étonner, le contraindre.

GONTIER.

O ciel!

LEONOR.

Et, ce jour même,  
Ils vont, dans cet espoir, s'assembler en ce lieu,  
Pour y choisir un Chef qui lui porte leur vœu.

GONTIER.

En ce lieu ! chez ton père !

LEONOR.

Oui. Je viens de l'apprendre,

GONTIER.

Et ton père lui-même!...

LEONOR.

Il va bientôt s'y rendre.

GONTIER.

Ah, je vois tout enfin. Ton père... ô jour d'effroi !  
Abîme du tombeau, ne t'ouvre que pour moi !  
Je vois qu'à ses regards je ne dois point paroître,  
Qu'à cette Ligue impie, & malgré lui peut-être,

C

Enchaîné par foiblesse, il ne peut recevoir  
 Un Député du Peuple &, tremblant de le voir,  
 Même au fils d'Adalbert, veut être inaccessible.  
 Et c'est lui, d'Arimon que j'ai vu si sensible  
 Au peu que notre zèle a pu faire pour lui,  
 Lui qui, de ses foyers, me repoussé aujourd'hui!  
 Ah, de toute autre main, sans murmure & sans  
 plainte,  
 De ce coup foudroyant j'aurois reçu l'atteinte.  
 Hélas, nos Députés, rendus à peine ici,  
 Chez un vrai citoyen vont s'assembler aussi.

## LEONOR.

Quoi, fauroient-ils déjà ce complot sacrilége?

## GONTIER.

Non, nous allons, des Rois, venger le privilége.  
 Tu fais quel est l'objet de ces nouveaux Etats,  
 Que, d'un Pontife altier, bravant les attentats,  
 Le Roi, n'a convoqué les enfans de la France  
 Que pour réprimer Rome & sa longue insolence,  
 Et cet tyran sacré que l'on a vu, sans droits,  
 Se proclamer arbitre & souverain des Rois,  
 Dont Philippe, irrité d'un orgueil si coupable,  
 A flétrri, par le feu, le Diplôme exécrable,  
 Nos sages Députés vont se jurer entre eux,  
 De ne jamais souffrir à ces Décrets honteux.

## TRAGÉDIE.

35

J'allois bien-tôt me joindre à ce serment fidèle.  
Au milieu des transports d'un si sublime zèle,  
Je vais donc, juste ciel! leur annoncer l'affront  
Dont un orgueil jaloux prétend couvrir leur  
front.

Je vais... & cependant je te laisse éplorée,  
De tes chagrins, des miens, toujours plus dé-  
vorée!

Je te laisse, & peut-être.... ô jour de désespoir!  
Nous nous quittons, hélas! pour ne plus nous  
revoir!

### LEONOR.

Ah, vivrois-je un instant, si je pouvois le croire?  
Non... va, pour mon bonheur, pour le tien,  
pour ta gloire,  
Va prêter ce serment, & fois sûr que mon sort  
N'est enchaîné qu'au tien pour la vie ou la mort.

ADELÉ, *accourant avec précipitation.*  
Que faites-vous? on vient.

### LEONOR à Gonier,

En ce danger extrême,  
Va. Pars. D'un plus grand coup sauve-moi pour  
toi-même.

### GONIER.

Je t'entends.

C 2

L E O N O R .

Hâte-toi.

G O N T I E R , *en sortant.*

Ciel! ô ciel!

---

S C E N E I I I .

L E O N O R , A D E L E .

L E O N O R .

D I G N E amant !

A-t-il pu, de mon cœur, douter un seul moment?  
 Et je le trahirois!... avant ce vil parjure,  
 On me verra voler à la mort la plus sûre.  
 Quel bonheur cependant qu'il n'ait pu soup-  
 conner  
 Qu'un père inexorable ose me l'ordonner!

A D E L E .

Il vient. Sechez vos pleurs.

L E O N O R .

Non, je veux qu'il les voye.  
 Je veux qu'à ses regards tout mon cœur se dé-  
 ploye;  
 Et, s'il n'en a pitié....

S C E N E I V.

LEONOR, LE COMTE, ADELE.

LE COMTE,

MA fille, votre époux  
Va bien-tôt, en ces lieux, paroître devant vous.  
J'ai dû le prévenir. L'honneur qu'on me défere  
M'oblige de l'attendre, & . . . vons pleurez !

LEONOR.

mon père,  
Si quelque amour encor peut vous parler pour  
moi,  
Daignez....

LE COMTE.

Que dites-vous?

LEONOR.

Je me meurs. Je le voi.

## SCENE V.

LE COMTE, LE BARON, VERTEUIL,  
SAISSET LEONOR, ADELE, Cheva-  
liers, Ecuyers, suite du Légat.

UN Ecuyer porte l'épée de Verteuil devant le Légat, qui entre d'abord accompagné de plusieurs Prélats & Abbés. Verteuil, armé de toutes pièces, mais nue tête & sans épée, est conduit par son père au milieu d'un groupe de Chevaliers & d'Ecuyers. Un de ces derniers porte son casque & un autre sa lance.

On place au milieu du Théâtre un fauteuil où le Comte va s'asseoir lorsqu'il en est temps, & alors tout le monde se range en demi-cercle. Le Légat, Verteuil & son père restent un peu en ayant auprès du Comte, l'un à droite, les deux autres à gauche.

SAISSET présentant au Comte l'épée de Verteuil qu'il prend des mains de l'Ecuyer qui la portoit

SEIGNEUR, au nom du ciel, j'ai bénî cette, épée.

La valeur désormais n'en peut être trompée.

TRAGEDIE. 39

C'est à vous d'en armer le bras , le digne bras  
Qui doit la signaler en de justes combats.

## LE BARON présentant son fils au Comte.

Seigneur, puisse mon fils que ma main vous présente,  
Par l'éclat de sa gloire à jamais renaissante,  
Egalant ses ayeux justement révérés,  
Vous honorer un jour comme vous l'honorez,

L E C O M T E.

*au Baron.*

à Verteuil.

C'est l'espoir de mon cœur, & vous dont la vail-  
lance

De l'Autel & du Trône est déjà l'espérance ,  
Venez, jeune héros , que , pour mieux l'assurer ,  
Je vous ceigne ce fer qui doit vous illustrer .

Verteuil se met à genoux devant le Comte qui lui donne trois petits coups de plat d'épée sur l'épaule, lui ceint cette épée, lui fait signe de se relever, se lève lui-même & l'embrasse.

## VERTEUIL, *au Comte.*

Seigneur, que, pour mon cœur, ce momen a  
de charmes!

Ah, quand, pourrai-je?...

LE COMTE.

Allez & , de vos fr  es d'armes

40 LE CLER GÉ, &c.

Recevez, à nos yeux, le tendre embrassement.

VERTEUIL. *Il va aux Chevaliers qui, de leur côté s'avancent pour l'embrasser. Il embrasse son père le dernier.*

Mon père!

LE BARON.

O, de mes jours, la gloire & l'ornement,  
Mon cher fils!

LE COMTE à Verteuil.

Chevalier, à cet auguste titre,  
Si, des torts & des droits, vous devenez l'arbitre,

Pour remplir dignement ce devoir glorieux,  
Jurez sur cette épée, à la face des cieux,  
Que, ferme appui des Loix, soutien de l'innocence,

A toute heure, en tous lieux, vous prendrez leur défense.

S A I S S E T.

Que, fidèle à l'Eglise & docile à sa voix,  
Vous vengerez sur-tout & son Chef & ses droits.

VERTEUIL. *Il prend son casque & sa lance des mains des Ecuyers qu'ils portoient.*

Oui, je jure, & le ciel puisse-t-il me confondre,  
Si, lâche & vil guerrier, je puis ne pas répondre

T R A G E D I E. 41

A ce que , dès ce jour , vont attendre de moi  
L'honneur , l'humanité , la patrie & la loi !  
Je jure , homme & mortel , qu'enfant du même  
père ,  
Dans l'homme , quel qu'il soit , je ne verrai  
qu'un frère ,  
Et , dans tous les François , que mes concitoyens ,  
De l'Etat , comme moi , protecteurs & soutiens .  
Je jure que , pour eux , bien plus que pour moi-  
même ,  
Je défendrai la Loi , leur volonté suprême ,  
Je défendrai mon Roi , Monarque respecté ,  
Honoré du dépôt de leur autorité .  
Je jure que ce fer , à la vertu propice ,  
Pour suivra , sans égard , l'audace & l'injustice ;  
Qu'aux attentats du fort , contre le foible obscur ,  
On me verra toujours opposer un bras sûr ;  
Que , de quelque grand nom qu'un vain orgueil  
le nomme ,  
Je saurai , contre lui , venger les droits de l'homme ,  
Et que , de tout mon sang , fallût-il les sceller ,  
Nul mortel , devant moi , ne peut les violer .  
Et puisse ce ferment , la règle de ma vie ,  
Contre ses oppresseurs , rempart de la Patrie ,  
Sur la base des Loix l'assurant pour jamais ,  
Etre un jour le ferment de tous les vrais François !

42 LE CLERGÉ, &c.

LE COMTE *embrassant Verteuil*

O mon fils!... ah ma fille, à ce grand caractère,

Vous voyez quel époux vous a promis un père,

*Il présente Verteuil à sa fille.*

Recevez, de ma main, un don si précieux.

LEONOR *à part.*

Que deviens-je?

VERTEUIL.

Madame, il m'est bien glorieux...

LEONOR.

*à part.*

Seigneur... mais où trouver la force de poursuivre?

LE COMTE *à Leonor.*

Répondez.

LEONOR *à part.*

Ciel, ô ciel! dois-je mourir ou vivre?

*au Comte.*

Où me réduisez-vous?

LE COMTE.

Comment?

TRAGÉDIE. 43

LEONOR.

Vous le voyez,  
Vouz voyez votre fille expirante à vos pieds.  
Ah, si tantôt ici vous aviez pu m'entendre !  
Si votre cœur!...

LE COMTE.

Ma fille!... oui j'ai trop su comprendre...  
Mais que rappelez-vous? en quel lieu, quel mo-  
ment!

Songez-vous? . . .

VERTEUIL, à part.

Que penser de ce saisissement,  
De ces sombres discours?

LEONOR, au Comte.

Vous m'avez entendue,  
Et, par votre ordre ici, je me vois confondue!

LE COMTE.

Que dis-tu? lorsqu'au jour tu devrois te cacher,  
Malheureuse, est-ce à toi de m'osier reprocher?..  
Je ne sais qui retient la fureur qui m'entraîne...

VERTEUIL.

Seigneur, que faites vous?

LEONOR.

Le jour me luit à peine.

LE COMTE à Léonor.

Abjurés pour jamais de honteuses erreurs,  
Ou tremblez...

VERTEUIL *au Comte.*

Mait, d'où naît?...

LE COMTE.

Tremblez, dis-je.

LEONOR *se laissant tomber dans les bras d'Adèle, à demi évanouie.*

Je meurs,

VERTEUIL.

Ah, l'ombre de la mort s'étend sur son visage.

LEONOR *se relevant avec force.*

Non, l'excès du malheur me rend à mon courage.

*au Comte.*

Ma vie est en vos mains, vous pouvez la trancher;

Aussi bien, puisqu'enfin rien ne peut vous toucher,

N'est-elle plus, pour moi, qu'un vaste champ de larmes,

Et de chagrins profonds & de longues alarmes.

TRA G E D I E. 45

Oui. Ma vie est à vous, mais mon cœur n'est  
qu'à moi,  
Libre de tout pouvoir, comme de tout effroi.

LE C O M T E.

Ciel!

VERTEUIL, à part.

J'entrevois enfin....

LE C O M T E, à Léonor.

Ingrate ! Que ta raison s'oublie,

à part.

Ah, malgré moi, mon cœur la justifie,  
Et mille affreux combats m'agitant à la fois,  
Je sens... qui, moi, souffrir qu'au mépris de  
mes loix,  
Ma fille !...

Haut.

Jusqu'au bout, veux-tu braver ton père,  
Un père trop sensible, à qui tu fus si chère?  
Voux-tu qu'à mon courroux, laissant un libre  
éffor?...

VERTEUIL.

Quoi, Seigneur, vous pourriez?

LE C O M T E.

Non je suis père encor,

Non, la nature parle... Ah, devant que j'expire,

Ses droits sacrés, sur toi, seront-ils sans empire ?

*Il se jette aux pieds de sa fille qui se laisse tomber sur un fauteuil.*

Tu vois, à tes genoux, ton père désolé,  
D'opprobre & de douleur, par toi-même accablé.

LEONOR.

Ciel! où suis-je?

LE COMTE, *sans se relever.*

A ton cœur lâchement asservie,  
Veux-tu donner la mort à qui tu dois la vie?

LEONOR, *le relevant.*

Levez-vous... ô mon père! ô nom toujours sacré!

C'est vous qui la portez en ce cœur déchiré.  
Oui. Dans l'excès affreux de mon trouble & du

votre,

Si son bras foudroyant doit fraper l'un ou l'autre,

S'il faut que le tombeau reçoive un de nous deux...

LE COMTE.

Eh bien!

T R A G E D I E. 47

L É O N O R.

N'en doutez point. Mon choix n'est pas  
douteux.

Comme vous, contre moi, fidèle à la nature,  
Je mourrai, je le dois.... Mais je mourrai  
parjure.

V E R T E U I L.

Parjure! vous, madame!... Ah, d'un trou-  
ble si grand,

Je pénétre la cause & mon cœur frémissant  
L'avoit trop présentie à l'aspeet de vos larmes.  
Parjure! Vous! grand Dieu! Non. Calmez vos  
allarmes

Qui ne font en effet qu'un outrage pour moi.  
Je vois... Je vois enfin qu'un autre a votre foi.

L É O N O R.

Ah!

V E R T E U I L.

N'en rougissez point. Loin que tant de  
constance,  
Loin qu'un tel dévouement, ou m'irrite, ou  
m'offence,  
Quoi qu'il m'aprenne mieux ce que je perds en  
vous,  
Qu'il confonde un espoir trop brillant & trop  
doux,

Je l'admire, Madame, & suis prêt à déffendre  
Uu cœur si généreux, si sensible & si tendre,  
Contre toute contrainte & toute injuste loi  
Dont on abuseroit, fut-ce même pour moi.

## L E C O M T E.

Qui, vous!

## V E R T E U I L.

Je l'ai juré. L'innocence opprimée,  
Verra, pour la sauver, ma main toujours  
armée.  
Trop heureux, dès ce jour, dès ce même mo-  
ment,  
De trouver à remplir un si juste serment.

## L E O N O R.

Ah ! par tant de combats, coup sur coup,  
éprouvée,  
A quels combats encor suis-je donc réservée !  
Puis-je les soutenir ! J'en frissonne. à *Verteuil*  
Ah, Seigneur,  
Témoin de vos vertus, que n'ai-je plus d'un  
cœur !

## V E R T E U I L.

Ah, qu'au mien, cet aveu vous rend plus  
respectable !

## L E C O M T E.

Cet aveu la condamne & la rend plus cou-  
pable,

Et

Et je dois...

V E R T E U I L.

Arrêtez. Ciel ! arrêtez.

L E B A R O N.

Mon fils !

V E R T E U I L.

Mon père ! Eh voulez-vous qu'à mes yeux...

L E C O M T E.

à Léonor. je frémis.

Va. Fuis de mes regards. Fuis pour jamais.

L È O N O R.

Mon père !

L E C O M T E.

Sorts , te dis-je.

V E R T E U I L , à Léonor.

Cédez. Respectons sa colère.

Mais croyez que , pour vous , s'il ne faut que  
mourir ,

Au prix de tout mon sang je saurai le flétrir.

L È O N O R.

Ah , plus je vous entendis , plus tout mon cœur  
se brise.

à Adèle en sortant

Soutiens moi.

S C E N E V I.

Les mêmes. Hors LÉONOR & ADÈLE.

V E R T E U I L *au Comte.*

PARDONNEZ.

L E C O M T E.

Tant de trouble m'épuise.

Laissez-moi... Léonor ! je ne fais si je vis.

L E B A R O N *au Comte.*

Seigneur...

L E C O M T E

Laissez-moi tous. Dans l'horreur où je suis,  
Si vous prenez pitié du chagrin qui me tue,  
Des témoins de sa honte, épargnez-moi la vue.

---

S C E N E V I I.

LE COMTE, LE BARON, VERTEUIL.

LE COMTE, *hors de lui-même.*

JAMAIS père, grand Dieu ! fût-il plus outragé ?

V E R T E U I L.

Ah, modérez enfin...

L E C O M T E

Mais je ferai vengé.

T R A G E D I E. 51

*à part.*

Moi! de qui? malheureux! je me confonds  
encore.

V E R T E U I L.

Seigneur, pour votre sang, faut-il qu'on vous  
implore?

L E C O M T E.

Ah, plus vous l'excusez, plus vous me déchirez.  
Voulez-vous que, cédant à ses vœux égarés,  
Un père infortuné signe sa flétrissure,  
Et se laisse avilir dans une race obscure?

L E B A R O N.

Obscure! un sang si noble, & dont l'antiquité!...

V E R T E U I L.

Eh qu'importe son lustre ou son obscurité,  
Si la vertu d'ailleurs la place au rang suprême?  
Les uns sont du hazard, l'autre n'est qu'en nous-  
même.

L E B A R O N.

Mais...

V E R T E U I L.

Eh qui, plus que moi, doit à jamais bénir  
Ces obscures vertus qu'on croit envain ternir,  
Que moi, moi qui leur dois une tête si chère,  
Un père que j'adore?... ah Seigneur! ah, mon  
père!

52 LE CLERGÉ, &c.

Ne vous souvient-il plus de ce jeune soldat,  
Qu'on vit, pour vous soustraire au plus affreux  
combat,

De mille traits lancés oser braver l'orage ?  
Combien, à ce récit, j'admirois son courage !  
Qu'avec transport, vers lui, s'élançoit tout mon  
cœur !

Que j'aurois, de ma vie, acheté son bonheur !  
Oui, dès-lors, abjurant d'orgueilleuses chimères,  
Dans lui, dans ses pareils, je n'ai vu que mes  
frères.

Trop heureux si jamais je pouvois retrouver ! ...

LE BARON.

Mais, quoi ? souffrirois-tu qu'osant trop s'élever,  
Un de ces vils mortels nourris dans la basseffe,  
En ses vœux égarés, portât la hardieffe  
Jusqu'à te disputer un cœur qui t'étoit dû ?

VERTEUIL,

Si je la reconnois, je cède à la vertu.

LE BARON.

Ciel !

*au Comte.*

Est-il en ces lieux ?

T R A G E D I E. 53

L E C O M T E.

Hélas, il y doit être.

L E B A R O N.

Vous savez? ...

L E C O M T E.

Ou bien-tôt on l'y verra paroître.

Député de son Ordre ...

L E B A R O N.

Ah, que me dites-vous?

Montrez-le moi. Montrez-le à mon juste courroux,

Et, fallut-il, du ciel, affronter la menace,  
Je cours, dans son sang même, étouffer son audace.

V E R T E U I L.

Eh moi, je cours me mettre entre mon père & lui.

L E B A R O N.

Mon fils!

V E R T E U I L, *au Comte.*

Oui, si son nom vous échappe aujourd'hui,  
Plus que ses jours encor, vous exposez ma vie,  
Songez-y. C'est à vous, à vous que je la fie.  
Vous savez quel serment j'ai fait en votre main,  
Songez qu'un vrai François ne jure point en vain.

*Il sort.*

D 3

---

SCENE VIII.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON.

Non, non. Ne craignez rien du transport qui  
l'égare.

Nommez-moi ce rival.

LE COMTE.

Moi! qu'injuste & barbare,  
Je le livre.... *à part.* qui, moi, que son père!...

ah, Seigneur!

Si vous saviez, pour lui, ce qui parle en mon  
cœur!

LE BARON.

Quoi?

LE COMTE.

J'en frémis encor. Pardonnez ma foiblesse.

LE BARON.

Pouvez-vous, à ce point, trahir votre noblesse?  
Hâtons-nous donc du moins d'écartier des États  
Ce vain peuple enhardi qui s'y rend à grands  
pas.

Par là, cet insolent, de sa vile présence,  
Va purger cette rive & le temps & l'absence,

La raison, vos conseils, votre pouvoir sacré  
L'effaceront bien-tôt d'un cœur trop égaré.  
Je cours, dès cet instant, presser l'heure marquée  
De l'Assemblée auguste en ces lieux indiquée.  
Vous, calmez vos esprits & n'y portez qu'un  
cœur

Digne du noble sang qui fait votre grandeur.

*Il sort.*

L E C O M T E, *seul.*

Ah, je n'y porterai que mon trouble effroyable,  
Le remords qui me presse & l'horreur qui  
m'accable.

*Fin du second Acte.*

## ACTE III.

---

SCENE PREMIERE,

LE MOINE. SAISSET.

LE MOINE.

Où me conduisez vous ? lorsque j'arrive à  
peine  
Des bords sacrés du Tibre aux rives de la Seine ,  
Quand mon retour si prompt doit peut. être  
étonner ,  
En ce palais , Seigneur , osez-vous m'amener ?

SAISSET.

Avec les hauts Barons , nos Prélats vont s'y  
rendre ;  
Jugés , Seigneur , jugés s'ils doivent vous  
attendre ,  
S'ils vont , avec plaisir , vous revoir aujourd'hui ,  
Vous , nonce du Pontife , accouru près de lui

T R A G E D I E. 57

Pour l'informer soudain de l'insulte publique  
Dont Philippe a flétrî son décret authenti-  
que! (1)

Mais parlez. Si jaloux du droit qu'il tient des  
cieux,

Comment a-t-il reçu cet outrage odieux?

S A I S S E T.

Je l'en ai vu palir. Vous devez le connoître.  
Vous savez s'il est fier, s'il peut se rendre  
maître

De l'indignation qu'allume dans son cœur  
Des plus grands Potentats l'indiscrète hauteur,  
S'il fait la réprimer, &, bravant leur ven-  
geance ,

Punir, en eux , l'oubli de sa toute-puissance.  
D'abord , à mon récit , inquiet , étonné ,  
Dans un trouble profond il sembloit enchainé.  
Bientôt , roulant des yeux enflammés de colère :  
» Représentant d'un Dieu , sacré dépositaire

---

(1) Philippe le Bel avoit fait brûler , par la main  
du bourreau , une bulle de Boniface VIII , par laquelle  
ce Pape se déclaroit ouvertement supérieur aux Rois , &  
excommunioit implicitement les Souverains qui défen-  
droient , au Clergé de leurs états , d'envoyer de l'argent  
à Rome. voy. Fleuri , Hist. Eccles.

» Du glaive de la terre & du glaive du ciel,  
 » Dieu moi-même, est-ce à moi de souffrir  
 qu'un mortel,  
 » Vase impur que, d'un mot, je peux réduire  
 en poudre,  
 » Dans ma main souveraine, ose braver la  
 foudre ?  
 » Non, non, malheureux Roi. Vainement re-  
 poussez,  
 » Ses traits, toujours ardents, ne sont point  
 émouffés ».

Il dit, &c, dans l'instant, court tracer l'Ana-  
thème ( 1 )

Qui proscrit & Philippe & sa race elle-même ;  
 Et, du sceau des deux clefs, il en scelle, à mes  
 yeux,  
 Le décret solennel que j'apporte en ces  
 lieux.

*il lui montre la bulle.*

S A I S S E T.

Ah ! voilà, de son cœur, ce que j'osois  
 attendre.

Voilà le dernier coup qu'il ne pouvoit sus-  
 pendre,

---

1) Philippe le Bel fut en effet excommunié par Boniface, lui & ses descendants, jusqu'à la troisième génération.

T R A G E D I E, 59

Le coup qui va peut-être, au gré de nos prélates,  
Prevenir aujourd'hui de nouveaux attentats.

L E M O I N E.

Quels attentats,

S A I S S E T.

A peine échappé de la France,  
Vous couriez, du Pontife, appeler la vengeance,  
Que, pour en prévenir, en détourner les traits,  
Phillippe a convoqué la diète des François  
Où, dans ses députés qu'il daigne reconnoître,  
Pour la première fois, le peuple doit paroître.

L E M O I N E.

Le Peuple!

S A I S S E T.

C'est ainsi qu'au Pontife, à ses droits,  
Philippe s'est flatté d'opposer plus de voix.  
J'ai tremblé qu'en effet cette faveur nouvelle  
N'égârat un vain peuple aisément infidelle.  
Les Nobles, les Prélats qu'on vit, en tous les  
tems,  
Siéger seuls, sans partage, en ces conseils brillans,  
Frappez de cette crainte, & n'osant m'en ré-  
pondre,  
Ont eux-mêmes frémi qu'on voulut les con-  
fondre

Avec de vils mortels si long-temps ignorez,  
Encor flétris des fers dont on les a tirés. (1)  
Se peut-il qu'a ce point leur roi les déshonore,  
Témoin de leur courroux, j'ai su l'aigrir  
encore.

Ici même, à l'instant, assemblés avec nous,  
Ils vont choisir un d'eux qui doit, au nom de  
tous,

Réclamer, près du roi, leur beau privilège,  
Dont toute infraction leur semble un sacrilège.

#### LE MOINE.

Je conçois ce courroux dans ces nobles hau-  
tains,  
D'un nom, souvent douteux, si jaloux & si  
vains.

Fiers oppresseurs jadis & tirans de la terre,  
Partagée entre eux seuls, par la force & la  
guerre;

---

(1) Il n'y avoit pas long-temps, en effet, que nos Rois avoient affranchi les Communes. Cet affran-  
chissement ne remonte pas plus haut que le règne de  
Louis-le-Gros. On fait que presqu'à cette époque, &  
long-temps après, en plus d'un endroit, Les Peuples ne  
furent que des Serfs, espèce de bétail que se trans-  
mettoient les Seigneurs, qui ne les croyoient point des  
hommes, ou qui ne se croyoient point hommes eux-  
mêmes, en quoi ils ne se trompoient pas.

TRA G E D I E. 61

Ayant osé long-temps, au joug le plus honteux,  
Lier ceux dont les mains la fécondoient pour  
eux,  
Leur orgueil désormais n'y voit que des  
esclaves,  
Echappez, mais envain, de leurs dures en-  
traves,  
Troupeau foible & tremblant qu'ils ont droit  
d'opprimer ;  
Mais vous, mais le clergé, qui peut pour  
alarmer ?  
Le Clergé si puissant qui, par d'heureux pres-  
tiges,  
A l'ignorance aveugle annoncés en prodiges,  
Maître de tous les cœurs, juge de tous droits,  
Arbitre souverain des Sujets & des Rois,  
Les voit tous, à ses pieds, avant qu'il la de-  
mande,  
De leurs biens les plus chers y déposer l'of-  
frande,  
A ses fers, à l'envi, se livrer sans efforts,  
Accroître ses honneurs, agrandir ses trésors,  
Et, déjà possesseur d'un héritage immense,  
Fondement & soutien de sa vaste puissance,  
Verra bientôt la terre, enlevée aux humains,  
S'il l'ose demander, toute entière en ses mains ;

Le clergé que, tremblans sous son joug qu'ils  
adorent,  
En leurs remords secrets, ces malheureux im-  
plorent,  
Quand Philippe irrité les invite aujourd'hui,  
Seigneur, à prononcer entre un Pontife & lui,  
Comment a-t-il donc craint que leur ame  
égarée,  
Osât trahir, du ciel, la cause révérée ?

## S A I S S E T.

Ecoutez. Entraînez par leurs fougueux désirs,  
Enivrés ou d'intrigue, ou de briaus plaisirs,  
Ces nobles fastueux que nous livrent encore  
Nos trésors partagés que leur luxe dévore,  
Nos titres, nos honneurs briguez pour leurs  
enfans,  
Contre un pouvoir sacré protecteur des tirans,  
N'élèveront jamais une voix téméraire ;  
Mais le peuple fermente, il s'agit, il s'éclaire.  
Le Peuple, de leurs fers affranchi par ses Rois,  
Déjà, d'un œil confus, semble entrevoir ses  
droits ;  
Eh pouvons nous savoir jusqu'à quelle énergie  
Peut, de la libetté, l'élever le génie ?

TRAGÉDIE. 63

Sijamais, sur lui même, osant ouvrir les yeux,

Il y voyoit enfin le premier don des cieux,  
La dignité de l'homme & sa grandeur suprême,  
La force de l'Empire & la Nation même,  
Titre qu'avec tant d'art, pour le mieux asservir,  
Et les Nobles & nous avons su lui ravir!

Si, dans ce conseil même où Philippe l'apelle,  
Quelque jour, un Roi sage, à l'équité fidelle,  
Lui rendoit ce grand titre aux yeux de l'univers!

Doutez-vous que, bientôt, échappé de nos fers,

On ne le vit, Seigneur, abjurer notre Empire,  
Oser juger nos droits, les braver, les proscrire,  
Et, brisant dans nos mains le sceptre des mortels,

Nous renfermer peut-être au seul soin des autels?

LE MOINE.

Ah! que me dites vous?

S A I S S E T.

Seigneur, daignez m'en croire.  
Voulons nous, pour jamais, assurer notre gloire?

Laissons toujours ce peuple en cet abaissement,  
Seul principe & soutien de son aveuglement.  
Pour souffrir qu'on l'enchaîne il faut toujours  
qu'il tremble,

Oubientôt... mais on vient & déjà l'on s'assemble.  
Renfermez ce décret, prêt à le foudroyer,  
Si, pour l'effroi du monde, il faut le déployer.

## SCENE II.

LE MOINE, SAISSET, NORMANS, LE  
BARON, VERTEUIL, VAISY, Ducs,  
Comtes, Barons, Marquis & autres Nobles.  
Cardinaux, Evêques, Prélats, Abbés & au-  
tres Prêtres.

SAISSET, présentant le Moine à l'Assemblée.

SEIGNEURS, & vous prélats, vous voyez [ce  
grand homme  
Qu'un zèle si sublime avoit conduit à Rome  
Lorsqu'un Roi criminel....

NORMANS, à le Moine.

Quoi, déjà de retour!  
Et quel bonheur, si tôt, vous rend à notre  
amour?

Ah,

TRA G E D I E. 65

Ah, Seigneur, à vos pieds, recevez-en  
l'hommage.

Tous les Prêtres & les Nobles son prêts à se  
prosterner aux pieds de le Moine qui les  
reient.

LE MOINE.

Seigneurs !

LE BARON.

Le Comte vient.

VERTEUIL, voyant venir le Comte,

Quel funeste nuage  
Semble couvrir encor ses yeux apesantis ?

---

S C E N E III.

Les mêmes. LE COMTE.

LE COMTE, troublé, à part en entrant

CIEL, calme enfin l'orage où flottent mes  
esprits !

haut.

Seigneurs, Prélats...

66      L'É CLERGÉ , &c.

*à Le moine.*

Et vous que je n'osois attendre ,  
Vous qu'en ce jour , Seigneur , le ciel daigne  
nous rendre

Pour éclairer nos yeux , peut-être encor trou-  
blés ,

Sur le projet hardi qui nous a rassemblés ;  
Si vous le connoissez , si , dans votre prudence ,  
Vous l'avez , en secret , examiné d'avancé ,  
Daignez nous dévoiler ce qu'elle en a jugé.  
Je ne fais , mais enfin , de terreurs assiégié ,  
J'ai peine à consentir ...

L E B A R O N .

Seigneur , qu'osez-vous dire ?

VÉRTÉUIL , *au Comte.*

Ah , votre crainte est juste & l'équité l'inspire .  
De quel front , en effet , allons-nous demander  
Qu'à son peuple qu'il aime & qu'il a dû mander ,  
Du Conseil de l'Etat le Roi ferme l'entrée ?  
Voulut-il démentir sa parole sacrée ,  
Le peut-il ? peut-il bien , bravant toutes les Loix ,  
Couvrir , d'un tel affront , ceux dont il tient ses  
droits ?

Peut-il bien , caressant l'otgueil du petit nom-  
bre ,  
Sur des titres perdus dans la nuit la plus sombre

T R A G E D I E. 67

Et dont le vain éclat n'est qu'en l'opinion,  
Peut-il leur immoler toute la Nation ?

L E B A R O N.

Quel discours ! quelle erreur ! quelle indigne  
basseſſe !

Toute la Nation n'est pas dans la Nobleſſe ?

S A I S S E T.

N'est pas dans ce Clergé justement révéré,  
Des Loix de l'Eternel interprète sacré ?

L E B A R O N.

N'a-t-on pas vu toujours, dans le Nôble & le  
Prêtre,

Et dans eux ſeuls enfin, nos Rois la reconnoître ?

V E R T E U I L.

Ah, ſi nos Rois, trompés ou ſourds à la raifon,  
Ont pu, jufqu'à ce jour, refuſer ce grand nom  
A ceux dont la valeur, dont l'heureufe induſ-  
trie

Défend, protége, honore, enrichit la Patrie,  
Qui lui donnent leurs jours, lui prodiguent leur  
ſang ;

Lorsqu'un Roi généreux les rappelle à leur rang,  
Loin de nous oppoſer à fa bonté propice,  
Nous qui donnons ſes loix, embrassons fa juſ-  
tice,

Imitons son exemple , & songeons aujourd'hui  
Que nous ne sommes grands qu'en ce peuple &  
par lui ,  
Que notre autorité , notre pouvoir suprême ,  
Dépôt qu'il nous confie, est tout en son bras  
même ,  
En son bras , seul puissant , qui s'arme à notre  
voix.  
Songeons qu'il peut enfin , si nous bravons ses  
droits ,  
Nous rappeler qu'un Dieu , ce Dieu par qui nous  
sommes ,  
Sur la terre , à grands flots , multipliant les  
hommes ,  
Ne les y jette point pour leurs Chefs orgueil-  
leux ,  
Mais que ces Chefs , leur choix , n'y sont faits  
pour eux ;  
Que , leur prêtant leur force , ils peuvent la re-  
prendre  
Si , la tournant contre eux...

## L E B A R O N.

O ciel! puis-je t'entendre ,  
Et peux-tu bien , sans honte , infidelle à ton  
rang ,  
Oublier , avilir les grandeurs de ton sang ,

T R A G E D I E. 69

Désavouer ta race & ce titre suprême, ...

V E R T E U I L , au Baron.

Le vrai titre de l'homme est le nom d'homme  
même ,

Ce nom , qu'en vous sauvant d'un trépas assuré ,  
Un vrai Héros , sans titre , a si bien honoré ,  
Ce nom que votre cœur , sans pouvoir s'en dé-  
fendre ,

Honore en lui souvent d'un souvenir si tendre ,  
Et , fier de ce nom seul , je ne suis Chevalier  
Que pour venger sa gloire & le justifier.

L E B A R O N .

Ah , c'est trop écouter un aveugle délire .  
Qu'un de nous , près du Trône , à l'instant , se  
retire .

C'est vous seuls , far le choix , qui devez pro-  
noncer ,  
Seigneurs , hâtez-vous donc .

S A I S S E T .

Pouvez-vous balancer ,  
Et peut-on confier une cause si belle  
Qu'à celui qu'on a vu nous rasssembler pour elle ?

L E C O M T E .

A moi ! moi , je pourrois ! ...

70 LE CLERGÉ, &c.

LE BARON.

Oui, Seigneur, & je vois  
Tous les yeux, sur vous seul, confirmer ce beau  
choix.

Allez, ne tardez point.

VERTEUIL, *au Comte.*

Non.

LE BARON, *à Verteuil.*

Tais-toi, téméraire,  
Ou tremble...

VERTEUIL.

Moi, trembler! je respecte mon père;  
Mais, quoi? pour être fils, suis-je moins citoyen?

LE BARON.

*à Verteuil.*

Lâche!

*au Comte.*

Courez, Seigneur.

LE COMTE.

O ciel, sois, mon soutien,

LE MOINE, *au Comte.*

Cette démarche coute à votre ame incertaine,  
Je le vois trop.

LE COMTE, *à le Moine.*

Seigneur, je l'avouerai sans peine,

TRAGEDIE. 71

Avec moins de frayeur je verrois mon tombeau.

LE MOINE.

Eh pourquoi vous en faire un si triste tableau ?  
Auprès d'un Roi surpris qui ne peut être injuste,  
Vous allez réclamer le privilége auguste  
De ses plus sûrs apuis, de ceux de nos Autels,  
A ce titre sacré, les premiers des mortels ;  
Si le zèle, Seigneur, si la foi vous anime,  
Le ciel vous faura gré d'un effort si sublime.

LE COMTE.

Le ciel ?

LE MOINE.

Sans doute.

LE COMTE.

Eh bien... vous & lui l'ordonnez,  
J'obéis.

*Il sort.*

VERTEUIL, *voulant le retenir.*

Arrêtés.

---

SCENE IV.

Les mêmes, hors LE COMTE.

VERTEUIL.

IL n'est plus tems ! tonnez,  
Dieu que, pour prévaloir, réclame l'injustice,  
Que, pour tromper le foible, invoque l'artifice,

Eveillez-vous, tonnez. De votre ardent cour-  
roux,

Ecrasez ces cruels qui, n'attestant que vous,  
Vous, votre nom sacré, pour subjuger la terre,  
N'y marchent qu'en tyrans, au flambeau de la  
guerre,

Opposant tour-à-tour, pour leurs vils intérêts,  
Les sujets à leurs Rois, les Rois à leurs sujets.

## L E M O I N E.

Jeune séditieux, si l'Eglise outragée,  
A l'instant même ici, vouloit être vengée,  
Je ne dirois qu'un mot; mais, dans tous ses mal-  
heurs,  
Contre ses ennemis elle n'a que des pleurs,  
Et ne fait qu'implorer la céleste clémence.

## V E R T E U I L.

*aux Prêtres.*

Hypocrites!

*aux Nobles.*

Et vous dont la fierté s'offence  
Que le Peuple, avec vous, siège aux mêmes  
Etats,  
Je conçois vos raisons que vous n'avouriez pas.  
Comblés des dons du Prince, engloutissant en-  
core  
Les tributs, les secours que la Patrie implore,

Sachant vous y soustraire à l'abri de vains droits,  
Et, sur un Peuple foible, en rejettant le poids,  
On vous voit arracher aux campagnes foulées,  
Aux hameaux, aux cités, à vous seuls immolées,  
Tout le fruit des travaux de l'homme indus-  
trieux,

La substance du pauvre envain laborieux.  
On vous voit, menaçans, étouffer, par la crainte,  
Dans les coeurs opprimés, le murmure & la plainte,  
Et, d'un mot, d'un regard, ouvrir aux mal-  
heureux,

En d'effrayans châteaux, des gouffres ténébreux,  
Où, d'un gémissement, d'un soupir téméraire,  
L'oubli le plus cruel, la mort est le salaire;  
Et, de toute justice, avares corrupteurs,  
De toute autorité, hardis usurpateurs,  
Vous tremblés que ce Peuple, en approchant du

Trône,

Ne force le rempart qui toujours l'environne,  
N'y porte un jour cruel dont l'éclat foudroyant,  
Vous ouvrira peut-être un abîme effrayant;  
Et, sur quelque prétexte ou quelque droit bar-  
bare

Qu'en vain, de vos égaux, votre orgueil vous  
sépare,

Vous rendroit, pour jamais, à cette égalité,  
Seul fondement des Loix & de la Liberté.

## LE BARON.

Ah, si je n'écoutois que ma juste colère,  
 Je déployrois, sur toi, tout le pouvoir d'un  
 père,

Et...

*Voyant arriver le Comte tout éperdu.*  
 Ciel !

---

SCENE V.

Les mêmes, LE COMTE.

LE BARON, *courant au Comte.*

HE bien, le Roi ?

LE COMTE.

Le Roi !

LE BARON.

S'est-il rendu ?

LE BARON.

Il est inexorable, & vous m'avez perdu.

VERTEUIL.

Ah, je l'avois prédit.

LE BARON.

Sans égard pour nos titres !

NORMANS.

Sans respect pour l'Eglise & ses divins Arbitres !

Ah , Seigneur , il est temps de déployer son  
bras ,  
Et vous devez...

L E M O I N E , *au Comte*.

Seigneur , le Roi ne fait donc pas  
Qu'aujourd'hui le Clergé se joint à la Noblesse ?

L E C O M T E .

Il fait tout. Il s'écrie : ( est-ce force ou foibleesse ? )  
« Moi repousser mon Peuple , un Peuple mon  
» apui ,  
» Moi qui ne suis Puissant , ne suis Roi que  
» par lui !  
» Non , ne l'esperez pas. Non , je n'y peux souf-  
» crire . »

Et , d'un œil irrité , tant d'horreur me déchire ,  
Me repoussant moi-même , il me laisse éperdu.

L E M O I N E ,

Ciel , ce mépris t'offence , il sera confondu.  
Oui , Roi superbe , envain ta fierté téméraire  
Outrage les enfans , ayant bravé le père.  
Tant de forfaits enfin vont retomber sur toi.  
Il faut que nos neveux , frappés d'un juste effroi ,  
Disent : « un Roi puissant , mais qui n'étoit qu'un  
» homme ,  
» Prétendit s'égaler au Dieu qui tonne à Rome ;

» Ce Dieu ne fit qu'un signe, & l'orgueil, sans  
» apui,

« Dans la poudre, à l'instant, s'engloutit devant  
» lui. »

N'en doutez point, celui qu'on vit, dans sa ven-  
geance,

Par le seul bras au monde armé de sa puissance,  
Pour suivre, humilier Frédéric & Henri ; (1)

Par ce bras même encor, plus sûr, plus aguerri,  
Va terrasser, d'un coup, un Monarque infle-  
xible.

*Il montre la Bulle d'excommunication.*

Le voilà ce Décret si juste & si terrible

Qui dégrade Philippe, &c, pour mieux le dompter,  
Livre, assure son Trône à qui veut y monter.

Courrons le publier.

S A I S S E T.

Courrons.

---

(1) Frédéric II, Empereur, excommunié deux fois par Grégoire IX, qui prêcha contre lui une croisade, le fut une troisième par Innocent IV, successeur de Grégoire, qui le déposa de son Empire.

Henri IV, Empereur, ayant été aussi deux fois excommunié par Grégoire VII, en ayant été traité encore plus indignement, ce qui n'empêcha pas Grégoire XIII de mettre depuis ce Pape dans le Martyrologe, comme Saint, & Benoît XIII dans le Bréviaire, avec une Légende. Quel Saint? Bon Dieu!

*Tous les Prêtres font un mouvement.*

V E R T E U I L.

O perfidie !

Cruels ! ainsi , du monde , alumant l'incendie ,  
On vous verra toujours , sans justice & sans foi ,  
Protecteurs du Despote , ennemis du bon Roi ,  
Selon votre intérêt agitant la balance ,  
Relever , renverser la suprême puissance ;  
Ses apuis les plus sûrs quand son bras destruc-  
teur

Protége votre empire & fert votre fureur ,  
Ses oppresseurs hardis , ses tyrans sacriléges ,  
Lorsque , osant mépriser vos affreux priviléges ,  
Elle aspire à l'honneur d'arracher l'Univers  
A l'opprobre honteux de vos indignes fers !

S A I S S E T.

O ciel ! vous blasphémez la foi de vos ancêtres ,  
Perfide !

V E R T E U I L.

Et de quel droit , le Chef d'injustes Prêtres  
Ose-t-il & proscrire & détrôner les Rois ?  
Répondez.

S A I S S E T.

Du premier , du plus sacré des droits ,  
Du droit du ciel , Seigneur , avoué de la terre  
Qui l'a vu si souvent scellé par le tonnerre .

## VERTEUIL.

Ah, si l'audace & l'art, par un pacte odieux,  
De l'homme, agreste encore, ont fasciné les  
yeux;

Avec leur vain prestige, aujourd'hui si terrible,  
Il tombera, Seigneur, cet ascendant horrible  
Qu'en Roi, des Rois du monde ébranlé par ses  
mains,

Le Pontife de Rome a pris sur les humains;  
Ce préjugé honteux que, du ciel descendue,  
Affermit la terreur dans leur ame éperdue,  
La terreur dont les cris, dont les illusions  
Font couler, dans ses mains, tout l'or des Na-  
tions;

La terreur que répand, armé de son tonnerre,  
Un Corps, au nom du ciel, près d'envahir la  
terre,

Et toujours plus brûlant du zèle forcené  
De conquérir pour lui l'univers étonné;  
Que propagent encor ces familles sans pères (1)  
Multipliant par-tout & par-tout étrangères,  
Milice épouvantable, ardentes légions  
Dévorant, écrasant toutes les régions,

---

(1) Les Moines.

D'implacables Arnaud, des Castelnau féroces, (1)  
 Des Gusmans effrenés profondément atroces,  
 Entourés de bourreaux, d'exécrables archers,  
 Et jouissant des cris élancés des bûchers;  
 Il tombera, vous dis-je, & la terre indignée,  
 Pour vous, pour votre Chef, de tant de sang  
 baignée,  
 Sortira, tôt ou tard, de son lâche sommeil,  
 Vous, tremblez, malheureux de hâter son ré-  
 veil.

## L E B A R O N, à Verteuil.

Trâtre ! insulter l'Eglise & son Chef légitime !

## V E R T E U I L.

Je ne vois que l'Etat que va souiller le crime.  
 Et que sont, près de lui, deux corps ambitieux,  
 Dont l'un, pour de vains droits, l'autre, au  
 grand nom des cieux,  
 Prétend, contre tout droit, voir les Loix en  
 silence,  
 Les Loix même avouer sa fiere indépendance,

(1) Arnaud, Abbé de Citeaux, premier Inquisiteur.  
 Raoul & Pierre Castelnau, Moines Bernardins,  
 commis pour seconder Arnaud contre les Albigeois.  
 Dominique Gusman, Fondateur des Moines Domi-  
 nicains, appellés Jacobins, premier Satellite en France,  
 & depuis Fondateur de l'Inquisition en Espagne.

80 LE CLERGÉ, &c.

Dans les champs du parjure affermir tous ses pas,  
Et consacrer enfin jusq'ie à ses attentats ?

Ah, si, dans ces deux corps, il en peut être  
encore

Qui, voyant tant d'audace, en frémisse & l'ab-  
horre ,

Vertueux Citoyens rangez vous près de moi.

*Il se range d'un côté du Théâtre. Une partie  
des Nobles & des Prêtres se joint à lui ; l'autre  
recule avec un mouvement d'horreur.*

S A I S S E T voyant des Prêtres se ranger du  
côté de Verteuil.

Eh , quoi ! des Prêtres même !

U N P R È T R E C I T O Y E N .

Et qu'elle injuste loi  
Peut jamais nous contraindre à trahir la Patrie ?

L E M O I N E .

La Loi de Dieu.

U N A U T R E P R È T R E C I T O Y E N .

Du Dieu de la paix, de la vie ,  
Qui veut qu'on la consacre à la société !

V E R T E U I L , aux Prêtres Citoyens .  
O vrais enfans du ciel !

S A I S S E T .

O lâche impiété !

Dieu

Dieu, lève-toi. Parois &c, sur ces fiers rebelles,  
Tonne, triomphe & règne.

*aux Prêtres rebelles.*

Et nous, toujours fidèles,  
Courrons hâter, Seigneurs, son règne glorieux.  
*à Normans.*

Vous observez ici ces lâches factieux.

L E B A R O N.

Trop plein de mon courroux, j'ai peine à me  
connoître.

Mon fils!...

*à Vaisy,*

Ami, demeure & ramène ce traître.

*au Comte.*

Venez. Suivons, Seigneur, ces Ministres sacrés.

L E C O M T E, *au Baron.*

Je m'abandonne à vous.

V E R T E U I L, *retenant le Comte.*

Non, Seigneur, demeurez.

L E B A R O N, *repoussant son fils d'une main,*  
*& portant l'autre à son épée.*

Oses-tu?...

V E R T E U I L, *confondu.*

Ciel? ô ciel!

L E B A R O N, *entraînant le Comte.*

Allons.

LE COMTE, *en sortant.*

Mon cœur s'égare.

*au Baron.*

Guidez-moi.

---

S C E N E V I.

VAISY, NORMANS, VERTEUIL.

Les Nobles & les Prêtres Citoyens.

VERTEUIL.

MALHEUREUX!... quel forfait se prépare!  
Prévenons... mais qui vient?...

---

S C E N E V I I.

Les mêmes. GONTIER.

GONTIER, entrant par une porte opposée  
à celle par où sont sortis les rebelles, s'arrêtant  
dans le fond & regardant de tous côtés.

*à part.*

IL n'est point en ces lieux!  
M'auroit-il entrevu? n'ose-t-il?... justes ciéux!

*Il s'avance.*

*aux Nobles. aux Prêtres.*  
Nobles Seigneurs , & vous dont la voix pater-  
nelle ,  
Quand nous nous égarons , aux vertus nous rap-  
pelle ,  
Les Députés du Peuple , assemblés comme vous ,  
Instruits que ce Palais vous réunissoit tous ,  
De leur cœur , par ma voix , vous présentent  
l'hommage.  
A l'Etat , pour jamais , dévoués sans partage ,  
Quelque loi qu'on prétende opposer à ses loix ,  
Nous nous sommes jurés de maintenir ses droits ,  
Et nous espérons tous que , pleins du même zèle ,  
Vous daignerez vous joindre à ce serment fidelle.

N O R M A N S.

Qu'entends-je ? ce serment cache un noir attentat ,  
Et l'Eglise...

G O N T I E R , à Normans.

Seigneur , l'Eglise est dans l'Etat.  
L'Etat ne reconnoît qu'une seule puissance .  
Tout droit qui la partage ou même la balance ,  
Est un droit odieux & que les vrais François  
Ont proscrit dès long - temps & n'avourront ja-  
mais.

V E R T E U I L.

Ah, je n'en doute point. Envain Rome ose croire...

N O R M A N S.

Rome, en ce moment même, assure sa victoire.

V E R T E U I L.

Non.

V A I S Y, à Gontier.

Qui donc êtes vous pour venir en ces lieux?...

G O N T I E R.

Mon père est un vieillard actif, laborieux,  
Que le pauvre bénit, que sa famille adore,  
Au sommeil, chaque jour, s'arrachant dès l'aurore,  
Pour assurer aux siens qu'il porte dans son cœur,  
Par un travail pénible, un modeste bonheur,  
Pour voler dans ses champs, d'où par sa vigi-  
lance,

Au loin, comme chez lui, se répand l'abon-  
dance,

Et va nourrir en paix tout un Peuple, enchanté  
De lui devoir sa vie & sa félicité,  
Pour enrichir l'Etat qu'honore sa sagesse.

Voilà qui m'a fait naître, & voilà ma noblesse.

V E R T E U I L, à Gontier.

Et c'est aussi la vraie... oui. Ces Prêtres & nous,  
Nous allons tous vous suivre, & nous rejoindre

à vous.

## V A I S Y.

Suivre un enfant du peuple , une foule infante ! ...

V E R T E U I L , à *Vaisy*.

Oui, du Peuple , & fachez que ce nom représente  
Le Corps majestueux , le grand Corps des Fran-  
çois

Que d'orgueilleux mépris n'abaissent jamais.  
Oui. Malgré cet orgueil, je vois déjà l'aurore  
Du jour qu'avec ardeur mes vœux hâtent encore,  
Du jour où les François , partagés si long-tems ,  
En oppresseurs cruels , en opprimés tremblans ,  
Renverseront enfin cette indigne barrière  
Qu'ont mise , entre eux , la force & l'insolence  
    altière;

Où , de l'humanité , les droits toujours sacrés ,  
Constatés pour jamais , seront plus réverés ;  
Où les hommes , par-tout égaux par la nature ,  
Le seront par la Loi plus constante & plus pure ;  
Où les noms sans crédit & n'en imposant plus ,  
Pour être vraiment noble , il faudra des vertus ;  
Et la nuit de l'erreur qu'avec tant d'artifice ,  
En des siècles obscurs , épaisse l'injustice ,  
Pour régner par la crainte & par l'oppression ,  
Doit céder , tôt ou tard , au jour de la raison.

## GONTIER.

Quel discours ! quel transport ! ah, si, dans la  
Noblesse,  
Il est des coeurs si grands, des coeurs qui, sans  
foiblesse,  
Honorent ainsi l'homme & ses droits éternels,  
D'où peuvent donc, Seigneur, naître ces bruits  
cruels  
Qu'aujourd'hui, des Etats où Philippe l'appelle,  
Elle veut écarter tout un Peuple fidèle ?

## VERTEUIL.

Et quoi, déjà ce bruit est venu jusqu'à vous !  
Hélas, il est trop vrai que des Nobles jaloux,  
Que des Prêtres pervers, pour repousser vos  
frères,  
Ont tenté, près du Roi, des efforts téméraires,  
Qu'ils n'en ont rapporté qu'un trop juste refus,  
Que, de son équité, plus aigris que confus,....

GONTIER, avec attendrissement.

O mon Roi ! ...

*On entend sonner le tocsin.*

Mais quels sons annoncent les alarmes ?  
Menace-t-on l'Etat ? faut-il voler aux armes ?

TRAGÉDIE. 87

Parlez. Nous sommes prêts &, dussions-nous  
périr....

VERTEUIL.

Ciel ! la scène du crime est donc prête à s'ouvrir !

GONTIER.

Comment ?

VERTEUIL, à Gontier.

Vous saurez tout. En ce péril extrême,  
Je vais tout dévoiler à vos Députés même  
Dont la sagesse encor pourra le prévenir.

Aux Nobles & aux Prêtres Citoyens.

Venez, à nos amis, courrons nous réunir.

à Gontier.

Vous, conduisez nos pas.

---

S C E N E V I I I.

NORMANS, VAISY.

VAISY.

AH, de cette basseſſe,  
Informons, à l'inſtant, notre digne Noblesſe.

NORMANS.

Informons le Clergé, par les siens, aujourd'hui,  
Déſavoué, sans honte, & lâchemenſt trahi.

Fin du troisième Acte.

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LEONOR.

Où suis-je ? où vais-je ? ô Ciel ! tremblante ,  
désolée ,  
Tant qu'a duré tantôt cette horrible Assemblée ,  
J'allois , j'errois sans force & ne respirois pas .  
Quels chocs d'opinions ! quels troubles ! quels  
combats !  
Quels cris confus d'abord que je n'ai pu com-  
prendre !  
Mais quels sons effrayans j'ai crû bientôt en-  
tendre !  
J'accours . . . la porte cède & ces lieux sont  
déserts !  
Et le funèbre Airain remplit encor les Airs !  
Et des clamours , au loin , percent jusqu'à la  
nue !  
Ah , sous ce dernier coup , accablée , abattue ,  
J'ai cru m'anéantir dans les bras de la mort .  
Rouvrant un œil éteint , a peine , avec effort ,

Ai-je obtenu d'Adèle, & foible & toute en larmes,

Qu'elle allât s'informer d'où venoient tant d'alarmes.

Adèle ne vient point!... dans ces longues terreurs,

Je cours, j'appelle envain, je m'égare, je meurs;

Heureuse, au sein des maux dont le destin m'enivre;

De finir... Mais je vois....

---

S C E N E I I.

LEONOR, ADELE.

LEONOR, courant à Adèle qui entre toute éperdue.

Dois-je cesser de vivre?  
Réponds, d'où nait?....

A D E L E.

Madame!... Ah, mes sens affaîlez,  
Du poids de tant d'horreurs, font encor trop  
preffez.

20 *LE CLERGÉ, &c.*

LEONOR.

Il n'est fibre, en mon sein, qui ne frémisse  
encore.

ADELE.

Dieu que l'hypocrisie atteste & deshonneure,  
Des cruels, à ce point, abuser de ton nom!  
Ah, pour de tels forfaits, est-il quelque  
pardon?

LEONOR.

Quels forfaits?

ADELE.

Sur mon front, mes cheveux se hérissent,....

LEONOR.

De la tombe, à tes yeux, les ombres m'englou-  
tissent.

ADELE.

Et ma raison s'égare à tant d'atrocités.

LEONOR.

Ah, parle enfin.

ADELE.

Le puis-je?

LEONOR.

Il le faut.

## A D E L E.

Ecoutez.

A ces lugubres sons qui nous ont tant troublées,  
Aux cris tumultueux, aux clamours redoublées  
De la foule orageuse & toute à son effroi,  
A votre voix enfin, j'ai couru malgré moi.  
Qu'ai-je vu! quel tumulte! un grand peuple en  
alarmes,  
Des femmes, des enfans, les yeux noyez de  
larmes,  
Vers le Temple sacré précipitoient leurs pas.  
J'interroge. On m'entraîne: on ne me répond  
pas.

Le Temple étoit ouvert. Quelques flambeaux  
funèbres.

Des voiles de la mort, effaçoient les ténèbres.  
On entre &, de ces flots, tout à coup investi,  
Le parvis a tremblé, la voute a retenti.  
Tout retombe soudain dans un sombre silence.  
Dans la pourpre Romaine un fier Prélat s'avance.  
Il marche vers la chaire où, dans sa majesté,  
Devroit toujours, aux cœurs, parler la vérité,  
Et d'où souvent, hélas! indignement parjure,  
Pour surprendre le foible, a tonné l'imposture.  
Un prêtre, avec respect, lui présente un flam-  
beau,  
Un vase... quel est donc cet appareil nouveau?

Il les faisit. Il monte, &, d'une voix tonante,  
Porte ainsi, dans les cœurs, l'horreur & l'épou-  
vante :

» Peuple, le ciel enfin vous affranchit d'un  
roi,  
» D'un tyran qu'il abhorre, ennemi de sa Loi;  
» Ecoutez le décret qu'au Pontife suprême,  
» Dans sa juste colère, il a dicté lui même ».  
Il déploye, à ces mots, ce décret oppresseur  
Qui, dégradant Philippe, au nom d'un dieu  
vengeur,

Du rang des Potentats le retranche & l'efface;

#### LEONOR.

O perfidie! ô monstre!

#### ADELE.

Et, proscrivant sa race,  
De leur serment sacré, dégage ses sujets.

#### LEONOR.

Et pour de tels tyrans, le ciel n'a point de  
traits!

#### ADELE.

Il le lit. il ajoute, enivré de furie:

» Retranché pour jamais du livre de la vie,  
» Maudit, déchu du droit d'approcher des  
Autels,  
» Roi, la honte du monde & l'horreur des  
mortels,

- » Sans espérer, des Saints, l'éternel héritage,
- » Tombe & meurs dans l'opprobre en frémissant  
de rage,
- » Comme expire & frémît, dans le sein de cette  
eau,
- » Trop long-temps allumé, cet horrible flam-  
beau ».

LEONOR.

Imposteurs scélérats, quelle rage est la  
votre!

ADELE.

On s'écrie. Il blasphème &, jettant l'une &  
l'autre,  
Il descend, il les brise, il les foule à ses pieds.  
J'entends tous les prélates, à nos yenx effrayez,  
Rejettant, comme lui, leurs torches emflam-  
mées,

Invoquer, des enfers, les puissances armées,  
Leur dévouer Philippe, &, sur lui, sur les  
siens,  
Ses amis, s'il en est, ses fidèles soutiens,  
Appeler, à grands cris, ces noirs vengeurs du  
crime.

Le peuple croit les voir, élancez de l'abyme,  
Armés de fouets fanglants, terribles, furieux,  
Sous mille affreux aspects, remplir au loin les  
cieux,

Déployer en courroux , secouer sur nos têtes  
Et la nuit effrayante & les feux des tempêtes.  
Dans un trouble profond , palpitant , opprême ,  
Tout cœur est suspendu , tout œil semble  
glacé ,

Toute bouche est muette & la foule éperdue ,  
Le front dans la poussière , y reste confondue.  
Dans les airs cependant , pour redoubler l'hor-  
reur ,

Résonne encor l'Airain , l'Airain de la terreur.  
On interdit , au Ciel , les plus justes hommages.  
De nos mystères Saints on voile les Images.  
Les flambeaux sont éteints , les Autels dé-  
pouillés ,

Leurs ornement pompeux honteusement souillés.  
A peine , avec effort , à travers les Ténèbres ,  
Percent des cris plaintifs , des hurlements funè-  
bres ,

Sanglots profonds de cœurs , dans leur trou-  
ble , abîmez .

Par l'excès du mien même , un moment ra-  
nimez ,

Mes esprits , tout à coup , à ma triste pensée  
Ont rappelé l'état où je vous ai laissée ;

J'ai revolé vers vous , & ce tableau d'effroi ,  
Ce vaste amas d'horreurs m'y poursuit malgré  
moi .

L E O N O R.

Ah je sens qu'a ta voix il passe dans mon  
ame.

Quelle audace ! grand Dieu ! quel attentat  
infâme !

Des Prêtres !.... ô mon Roi , qu'allez-vous  
devenir ?

A D E L E.

Doutez-vous qu'il ne s'arme , & , promt à  
les punir ? ...

L E O N O R.

Eh vaincra-t-il jamais cette terreur profonde  
Dont le nom du Pontife emplit encor le  
monde ,

Qui , le peignant armé du celeste courroux  
Dont il guide , à son gré , presse ou retient  
les coups

Fait marcher , à sa voix , ces fougueuses  
armées ,

A venger ses décrets toujours plus emflam-  
mées ,

Et qu'on vit de Raimond , avec tant de fureur ,  
Par la flamme & le fer , consacrer le mal-  
heur ? ( 1 )

---

( 1 ) Raimond VI , Comte de Toulouse , dépouillé  
de ses Etats l'an 1213 , pour avoir été soupçonné de

Où ne peut ce délire entrainer le vulgaire !

Ah, parmi tant d'horreurs, qu'est devenu mon père ?

Qu'est devenu Gontier ?

### A D E L E.

En ce grand mouvement,  
Envain mes yeux troubles ont cherché votre amant.

Mais, parmi ces cruels brûlants de tant de rage,  
J'ai cru, de votre père, entrevoir le visage.

### L E O N O R.

Mon père auroit pris part à ce lache attentat !

Lui ! mon père !

---

ne pas penser en tout comme l'Eglise Romaine, & quoiqu'il se fut justifié de ce soupçon. On fait à quels excès de férocité se livra la rage sacerdotale, dans cette Croisade contre les Albigeois, où l'Eglise s'enrichit si monstrueusement, en Languedoc, aux dépens des Peuples massacrés & brûlés par milliers.

*S C E N E*

S C E N E I I I.

LEONOR , ADELE , GONTIER.

LEONOR. *Courant à Gontier.*

S A I S - T U l'opprobre de l'Etat ?

G O N T I E R.

Je fais tout , j'en frémis. Une troupe fidèle.  
De Prêtres Citoyens animés d'un vrai zèle ,  
De nobles vertueux , le cœur encor trouble ,  
En se joignant à nous , nous ont tout dévoilé.  
A cet excès d'audace , on s'agit , on s'écrie.  
Six des notres choisis , au chef de la patrie  
Courrent , à l'instant même , & pour nous , &  
pour lui ,

Contre le crime altier , implorer son apui.  
Dans ce tumulte affreux , j'ai tremblé pour  
ton père.

J'ai craint , pour lui , du Roi , la trop juste  
colère.

On saura que , chez lui , le coup s'est pré-  
paré ;

Qu'avec les factieux lui-même il s'est montré.

G

98 *LE CLERGE, &c.*

Ton père!... il nous méprise, il apprendra  
peut-être

Ce que valent des cœurs qu'il doit déjà con-  
noître,

Et qui savent toujours respecter le mal-  
heur.

Pour nous venger de lui, je prétends à  
l'honneur

De le sauver lui-même & d'oser le déffendre.  
Qu'il se cache. Assuré qu'on ne peut le sur-  
prendre,

Je cours aux pieds du roi, je vole, de ce pas,  
Demander, à grands cris, sa grace ou mon  
trépas.

Où le trouver; partage & seconde mon  
zèle.

Viens, Conduis moi. Volons.

LEONOR.

Ah, si j'en crois Adèle,  
Il est au Temple encor.

GONTIER, prêt à sortir

C'est assez.

LEONOR, le retenant.

Justes Cieux!

Où vas-tu?

TRAGEDIE. 99

GONTIER.

Le temps fuit.

LEONOR.

SCHOLI  
Parmi ces furieux,

Ces Tirans forcénés, veux-tu porter ta tête?

GONTIER.

Veux-tu laisser ton père au sein de la tempête?

LEONOR.

Ah plutôt! ... mais toi? ... non.

GONTIER.

De moment en moment,

Ont peut l'arrêter....

LEONOR.

Ciel! mon père! mon amant!

Mon cœur va se diffoudre en cet affreux partage.

*Elle tombe éperdue dans un fauteuil.*

GONTIER, se précipitant à ses pieds.

Léonor!

ADELE, à Gontier.

Elle expire & voilà votre ouvrage.

GONTIER.

Ma chère Léonor! Ah, rapelle tes sens

Ou moi-même, à tes pieds....

---

S C E N E I V.

LEONOR, ADELE, GONTIER, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON *au Marquis en entrant sans voir Léonor ni Gontier.*

O transports flétrissans !  
Par cet éclat honteux désavouer son père !  
Mon fils !... lui !... c'en est trop. . . . quel est ce  
téméraire  
Qui, pour mieux nous braver, est venu dans  
ces lieux ?...

L E M A R Q U I S.

Je ne fais... *Apercevant Gontier aux pieds de Léonor.*

Mais... Seigneur.. Ah, si j'en crois mes yeux,  
Le voilà.

L E B A R O N *en fureur.*

Ciel ! ô Ciel ! je le vois donc pâroître,  
Le rival de mon fils !

GONTIER, *se retournant aux cris du Baron.*

Quels cris ?...

LE BARON, *courant à lui l'épée à la main.*

Infâme traître,

Tombe à mes pieds.

Gontier & Léonor se lèvent avec transport.  
Léonor court toute éperdue se mettre entre le  
Baron & Gontier.

G O N T I E R.

Cruel !

L E O N O R.

Grand Dieu !

---

S C E N E V.

Les mêmes, VERTEUIL.

VERTEUIL, arrivant & défarrant son  
père prêt à percer Gontier.

Que faites vous ?

Mon père !

LE BARON, hors de lui-même

Qui m'arrête ?

V E R T E U I L.

Eh d'où naît ce courroux ?

LE BARON, à Verteuil.

Quoi, c'est toi ? regardant & reconnoissant.

Gontier.

Ciel ! que vois-je ?

GONTIER, regardant aussi le Baron & le reconnoissant.

Ah, que vois-je moi-même ?

VERTEUIL, au Baron.

Qui peut vous inspirer cette fureur extrême ?  
Quelle rage ? . . .

GONTIER, au Baron qui le considère.

Oui, c'est moi qui, des flots ennemis,  
Vous retirai mourant, sur les bords de la Lis.

VERTEUIL, embrassant Gontier avec transport.

O mon frère !

LE BARON, confus & toujours furieux,

Ame basse, apprends à le connoître.  
C'est ton rival.

VERTEUIL.

Il aime ! . . . Ah, quoi qu'il en puisse être,  
Est-il moins le sauveur de vos jours précieux ?

GONTIER.

O grandeur !

LEONOR.

O vertu !

LE BARON, à Verteuil.

Qui t'amène en ces lieux ?

TRA G E D I E. 103

VERTEUIL.

Je viens sauver le Comte. Emflammé de  
colère,  
Le Roi veut qu'on l'arrête & bientôt...

LEONOR.

O mon père !

GONTIER.

Ah voilà ce qu'en vain j'ai voulu prévenir.

LE BARON.

Et de quoi donc le Roi qui prétend-il le punir ?  
Un homme tel que lui dont la famille auguste ?.

VERTEUIL.

Le Roi qui n'est si grand que parcequ'il est juste  
Sait qu' aux yeux de la loi tout mortel est égal ,  
Que c'est , pour la patrie , un préjugé fatal  
Qu'un nom puisse donner le droit illégitime  
De braver la Justice & s'enhardir au crime ;  
Que la loi n'est qu'un titre aussi cruel que faux ,  
Si ce n'est pas un glaive agité sans repos ,  
Pour le foible & le fort incessamment à craindre ,  
Et frapant , sans égards , tout ce qu'il doit  
atteindre.

Mais le Roi tient ce glaive , il peut hâter ses  
coups ,

Il peut les retenir , si , calmant son courroux ,

Le plus prompt repentir, d'un moment de  
foibleffe,  
Desavoue, à ses pieds, la criminelle ivresse.  
Je cours lui présenter celui d'Arimon.  
S'il est vrai, s'il est pur, j'obtiendrai son pardon.

LE BARON.

Qui, toi ?

VERTEUIL.

De sa clémence, il faut que je l'arrache.

LE BARON.

Un pardon flétrissant !

VERTEUIL.

Cependant, qu'il se cache.

LEONOR.

O digne Chevalier !

LE BARON.

Ah, peut-être aujourd'hui,  
Le Roi, d'un tel pardon, a plus besoin que  
lui.

S C E N E V I.

Les mêmes, SAISSET, LE COMTE.

LE COMTE à *Saïsset* en entrant & tout trouble.

NON, Quoi que vous disiez, c'est un crime  
exécrable,

Et je n'en soutiens point l'idée épouvantable.

SAISSET, au Comte.

Songez...

VERTEUIL, courant au Comte.

Seigneur!

LEONOR.

Mon père!

LE COMTE.

Ah, Verteuil, est-ce toi?

Que n'ai-je cru?

VERTEUIL.

Fuiez.

LE COMTE.

Non. J'ai trahi mon Roi,  
Complice des cruels qui l'ont osé proscrire....

Il se jette dans un fauteuil & y reste, comme  
absorbé dans son desespoir, sans voir ni  
entendre personne. Léonor reste auprès de  
lui aussi confondue.

*SAISSET, au Comte.*

Il a trop mérité de perdre son empire,  
Et ses longs attentats nous ont assez absous.

*VERT EUIL, à Saïset.*

Quoi, barbare ! ah, vous même évitez son  
courroux.

Il a su tout l'excès de vos fureurs impies,  
Et, pour sauver l'état de tant de perfidies,  
Ses gardes, à l'instant, ont volé sur vos  
pas.

*SAISSET.*

Ses gardes ! à l'Eglise il ne se rendroit pas !  
Ah, de ce qu'elle peut, il servira d'exemple.  
Je vais armer le peuple. Il est encore au  
Temple,

Et ne peut balancer, par ses prêtres guidé,  
Entre ces prêtres même & son roi dégradé.  
Ses gardes ! contre nous ! un proscrit ! un  
rebelle !

*au Baron.*

Vous conduirez le bras de ce peuple fidèle !

*LE BARON.*

En doutez vous ?

*VERT EUIL, au Baron.*

O ciel ! vous iriez ?

TRA G E D I E. 107  
L E B A R O N.

Malheureux,

Laiffe moi. *Il sort avec Saiffet.*

---

S C E N E V I I.

LE COMTE , VERTEUIL , LEONOR ,  
DELE.

V E R T E U I L.

Chaque instant , d'un gouffre plus affreux ,  
Sous nos pas égarés , creuse l'horreur profonde !

G O N T I E R.

Mon cœur semble s'éteindre. ô jour fatal au  
monde !  
Que de sang va couler ! Dieu , protecteur des  
Rois !  
Dieu de paix ! voilà donc comme on défend  
tes droits !

V E R T E U I L.

Ses droits !.. non , ceux du prêtre. Oui monstres  
sanguinaires ,  
Vous proscrivez vos Rois , vous égarez vos  
fières ,

Pourquoi? pour regner seuls! & vous l'em-  
porteriez!

Non.

*à Gontier.*

Par vos députés, soutenus, apuiez,  
Nous parlerons au peuple. Il faura dans quel  
piège.

L'entraine, pour le perdre, un complot  
facrilège;

Qu'on n'abuse sa foi que pour mieux l'avilir,  
Pour resserrer ses fers dont il alloit sortir;  
Qu'on ne punit son Roi, par ce lache Ana-  
thème,

Que de la reconnoître & de l'aimer lui même,  
De lui rendre ses droits envahis dès long-tems,  
Et l'arracher au joug de ses nombreux tirans.  
À ce comble d'horreur, reprenant son courage,  
Contre ces tirans même, il tournera sa rage.  
Venez.

*Comme ils sont prêts à sortir, Léonor s'élance  
d'autrê de son père & court à eux pour les  
arrêter. En même temps le Comte se lève.*

LÉONOR.

Quoi? me laisser sans secours, sans espoir!  
Toi, Gontier!

GONTIER.  
Mais, que puis-je?

LEONOR.

Ah le premier devoir,  
Le soin le plus pressant est de sauver mon  
père.

LE COMTE.

Ah, quand même, à mon sort, je pourrois me  
soustraire,  
Puis-je échapper jamais à mon cœur si navré?

GONTIER, au Comte.

Au nom de votre fille, à ce nom si sacré!...

LE COMTE, reconnoissant Gontier que, dans  
son trouble, il n'avoit point encore aperçu.

Ciel! toi, Gontier, ici! qui peut donc t'y  
conduire?

GONTIER.

L'espoir de vous sauver.

LE COMTE.

Toi!.. moi!.. tout me déchire.  
Tout me confond encor.

GONTIER.

Fuiez. Dérobez vous...

LE COMTE.

Non.

110 *LE CLERGÉ, &c.*

LEONOR.

Mon père !

VERTEUIL.

Seigneur...

GONTIER.

J'embrasse vos genoux.

LE COMTE. à *Gontier*,

Ah c'est trop irriter, dans mon ame éperdue,  
La honte, le remords qui m'écrase à ta vue.

GONTIER,

Vous !

LE COMTE.

J'ai trahi mon Roi, j'ai trahi l'amitié,  
Devoir, reconnaissance... Ah, du moins, par  
pitié,  
Pour m'arracher à moi, souffrez que je subisse  
Le juste châtiment....

GONTIER

Eternelle justice !

Seigneur. Quoi, tant de pleurs ne pourront  
vous flétrir !

LEONOR.

Mon desespoir, ma mort ne peut vous atten-  
drir !

TRAGEDIE. III

VERTEUIL, *au Comte.*

Seigneur, daignez vous rendre, ou, de son  
sang trempée,  
La Patrie... *Voyant arriver un Officier du*  
*Roi.*

Ah!

---

SCENE VIII.

Les mêmes. Un Officier du Roi, Gardes.

L'OFFICIER, *au Comte.*

LE Roi demande votre épée.  
J'obéis à regret, mais, Seigneur...

LE COMTE, *lui donnant son épée*  
La voilà.

L'OFFICIER.

Daignez me suivre.

LE COMTE, *à Leonor.*

Adieu, ma fille.

*à Gontier*

Soutiens là.

*à Verteuil.*

Consolez là.

*à l'Officier.*

Marchons.

S C E N E I X.

LEONOR, ADELE, VERTEUIL,  
GONTIER.

L E O N O R.

E T, tant defois trahie,  
Je céderois au fort!  
à Gonier & à Verteuil.  
Non. sauvez la Patrie.

Courez.

G O N T I E R.

Mais, quel espoir?...

L E O N O R.

Mon Père ! aux pieds du Roi,  
Mon cœur va te deffendre ou mourir avec toi.  
à Adèle.

Viens.

Elles sortent.

S C E N E

S C E N E X.

G O N T I E R, V E R T E U I L.

G O N T I E R, *prêt à suivre Léonor,*

N o n, je t'y dévance.

V E R T E U I L, *l'arrêtant.*

Et pourriez vous encore  
Abandonner l'empire au feu qui le dévore ?

G O N T I E R *au desespoir.*

Ciel! qui dois-je écouter? mon cœur ou mon  
devoir?

L'amant, le Citoyen?... guidez mon deses-  
poir.

F I N *du quatrième acte.*

## ACTE V.

---

### SCENE PREMIERE.

GONTIER, un ECUIER du COMTE.

GONTIER.

QUE dites vous? ô Ciel! La triste Léonor,  
Léonor, à vos vœux, n'est point rendue en cor,  
N'a point encor, du Roi, désarmé la colère,  
Ni pu briser les fers de son malheureux Père!

LECUIER.

Non. Tout, en ce Palais, est toujours dans les  
pleurs,  
Et l'effroi seul y regne au fond de tous les  
cœurs.

GONTIER.

Ah, celui qui m'entraîne est plus grand que le  
votre.  
Envain, pour m'affûter du sort de l'un &  
l'autre,  
Je viens donc, je m'arrache à tous nos députés,  
Vers le Temple, à grands flots, par leur zèle  
emportés!

Ils vont flétrir le peuple; ils auront cette gloire,  
Et moi, sans partager cette grande victoire!....  
Ah plutôt!.... revolons.... Léonor!

S C E N E I I.

GONTIER, LEONOR, ADELE, LECUIER.

GONTIER, courant à Léonor.

SEULE!... Eh quoi?

Tes larmes?..

LÉONOR.

je n'ai pu pénétrer jusqu'au Roi.  
La garde est redoublée, & , vingt fois repoussée ,

GONTIER.

Ah , malgré les horreurs dont mon ame est  
pressée ,  
Je saurai la flétrir ou mourir à ses yeux.

à Adèle & à L'Ecuyer.

Vous, veillez sur ses jours si chers , si précieux ,  
Et , si ce n'est pour moi , sauvez la pour son  
père.

Adieu.

SCENE III.

LEONOR, ADELE, L'ECUIER.

A D E L E.

DIGNE mortel, puisse un dieu tutélaire  
guider!...

LÉONOR.

Voilà les coeurs qu'on ose mépriser!  
Tyrans!... le mien encore est prêt à se briser.  
Tant d'efforts, de combats...

*voyant arriver les rebelles.*

Dieu! Ces monstres!

---

SCENE IV.

LEONOR, ADELE, L'ECUIER,  
LE MOINE, SAISSET, NORMANS,  
LE BARON, LE MARQUIS, les Nobles  
& les Prêtres rebelles.

SAISSET, *en entrant à Léonor.*

MADAME,

Où donc est votre père?

LÉONOR.

En un cachot infâme,

Il gémit. Il déteste , à ses remords livré ,  
Et sa foibleſſe & vous qui l'avez égaré.

## S A I S S E T.

Votre père! Ah , Seigneurs , si le peuple en  
furie

A pu , d'un Roi cruel trompant l'audace impie ,  
Dissiper , à nos cris , ses gardes sans combats ,  
A notre voix encor , que n'osera-t-il pas ?  
Oui. Revolons au temple avant qu'il fe disperſe.  
Qu'il vole à la prison. Qu'il brise , qu'il renverſe ,  
Qu'il écrase , à ses pieds , & le fer & l'airain  
Dont la force , à ſon bras , s'opposeroit en vain.  
Qu'il arrache le Comte à ce ſéjour du crime ,  
Le Comte , de ſon zèle , innocente victime ,  
Et qu'on ne diſe pas qu'un infidèle Roi ,  
Pour mieux nous outrager , l'a puni de ſa foi.  
Allons.

*Comme ils ſont prêts à ſortir , Verteuil arrive ,  
avec précipitation , & les arrête.*

comme encor le tems de l'arrêter  
vertu de l'ordre empêche de faire  
ne enos , victorii , & condamne  
exécution de ces deux villes de  
H 3

---

S C E N E V.

*Les mêmes.* VERTUEUIL.

VERTUEUIL, aux rebelles.

Si vous sortez, rien ne peut vous déffendre.  
Tout le peuple, indigné qu'on l'ait osé sur-  
prendre,  
Contre vous, à grands cris, s'élève, avec fureur,  
Et, passant, tout à coup, de la honte à  
l'horreur,  
Il s'agit, il vous cherche, il murmure, il  
menace.

S A I S S E T.

Le peuple !

VERTUEUIL

Frémissons de votre horrible audace,  
Nous allions, éperdus, ses députés & moi,  
L'éclairer, vous confondre, & le rendre à son  
Roi.

Nous l'avons rencontré, l'ame encore abattue,  
Vers le ciel irrité n'osant lever la vue.  
Lentement, en silence, il sortoit, tout en  
pleurs,  
De ce temple sacré souillé par vos noirceurs

Que l'avenir honteux aura peine à comprendre.  
Dans la cité tremblante il alloit se répandre.  
Il nous voit, Il accourt, il nous presse à grands  
flots.

« François, qui vous livrés au plus noir des  
» complots,

S'écrie un digne Prêtre, & dont l'ame élevée,  
des poisons de l'erreur, ne s'est point abreuvée,  
» Sachez que des pervers n'ont proscrit votre  
» Roi,

» Ce Roi qui vous chérit, qui reçut votre foi,  
» Que pour servir l'orgueil, l'oppression, la rage  
» D'un Corps qui vous prodigue & l'opprobre  
» & l'outrage,

» De ces Nobles altiers indignés qu'aujourd'hui  
» Ce grand Roi cherche, en vous, son plus  
» solide appui,

» Qu'il reconnoisse, en vous, l'auteur de sa puif-  
fance,

» Qu'il vous ose appeler au Conseil de la France.»  
A ces mots, le dépit, la honte, le courroux,

Les presse, les transporte & les enflame tous.

On s'arme avec fureur, on s'excite, on s'élance.

On veut, au même instant, courir à la ven-  
geance.

Leurs sages Députés les retiennent encor.

Défiant la tempête en son premier effor,

120 LE CLERGÉ, &c.

A leurs yeux indignés, si vous osez paroître,  
Tremblez que, malgré vous, on n'en soit plus  
le maître,  
Que, par leurs bras vengeurs, poursuivis, massacrés....

S A I S S E T.

Ciel! qui peut nous sauver?

L E O N O R, aux Prêtres rebelles.

Imposteurs abhorrés  
Qui, par d'affreux conseils, avez perdu mon  
père,  
Désole la Patrie & comblé ma misère;  
Ce n'est pas votre sang, votre mort que je veux.  
Le ciel m'en est témoin. Le ciel connaît mes  
vœux.

Mais que ne puis-je voir tout ce Peuple implacable,  
Par vos séductions, un instant, si coupable,  
Que ne puis-je le voir, justement furieux,  
Au jour qu'on lui cachoit, ouvrant enfin les  
yeux,  
De l'homme tout entier déployer le courage,  
Et, fier de sa raison, vous crier, avec rage:  
« Vous qui, des premiers tems, avec la vérité,  
» réclamant, pour nous seuls, les mœurs, l'au-  
» térité,

» Etalez, sans pudeur, d'une indigne opulence,  
» A nos yeux irrités, le faste, l'insolence,  
» Et l'audace insultante en ses prétentions,  
» Et le luxe nourri du sang des Nations,  
» Tombez enfin, tombez de ce faîte sublime  
» Où vous ont élevés l'artifice & le crime.  
» Rendez-nous ces trésors, sur nos ayeux  
    » trompés,  
» Partant d'obscurs détours, lâchement usurpés,  
» Rejetez, loin de vous, ces poignards sanguini-  
    » naires,  
» Ces glaives meurtriers dont, égarant nos  
    » frères,  
» On vous a vus poursuivre & frapper tant de  
    » fois  
» Les Rois, par leurs sujets, les sujets, par  
    » leurs Rois,  
» Du pur sang des humains scellant vos perfidi-  
    » dies;  
» Et, si vous redoutez que, de vos mains impies,  
» Tout-à-coup arrachés & tournés contre vous,  
» Sur vous seuls, désormais, ils ne portent leurs  
    » coups,  
» Rentrez enfin, cruels, au sein de la Patrie,  
» Mère toujours facile, aisément attendrie;  
» De ses dignes enfans embrassez les liens,  
» Méritez sa clémence & foyez Citoyens. \*

## LE MOINE.

O Dieu défens les tiens, quand tout les aban-  
donne !

## SAISSET.

Dieu, que, d'un mur d'airain, ton bras nous  
environne !

LE BARON, *aux Prêtres.*

Quoi ? craindre un Peuple lâche un moment  
soulevé,  
Et toujours, par le fort si sûrement bravé !

VERTEUIL, *au Baron.*

Lâche ! & vous l'avez vu, dans les champs de la  
gloire,  
Cent fois, rappeler seul & fixer la victoire !  
Lâche ! & vous n'avez dû, près d'être subjugué,  
Le jour que vous voyez qu'à son sang prodigé !

LE BARON, *à Verteuil.*

Eh quoi, toujours parjure au rang de tes ancé-  
tres,  
Tu peux vanter encor ? ...

*On entend derrière le Théâtre des voix confuses  
& tumultueuses qui crient :*

Meurent, meurent les traîtres !

TRAGEDIE. 123

LE MOINE.

Où fuir ?

SAISSET.

O Dieu, parois. Venge-toi, venge-nous.

LEONOR.

O jour ! jour trop affreux !

LE BARON.

Quel désordre ! armez-vous

Et vendons cher du moins...

*Tous les Nobles, excepté Verteuil. mettent l'épée  
à la main, & se rangent sur un côté du  
Théâtre.*

S C E N E V I.

Les mêmes. Le Peuple & ses Députés, excepté  
GONTIER.

Le Peuple, armé de tout ce qui s'est trouvé  
sous sa main, bâtons, épées, lances, épieux, &c.  
enfonce la porte avec fracas. Ses Députés sans  
armes, & parmi lesquels on distingue les Nobles  
& les Prêtres fidèles, paroissent mêlés dans la  
foule & vouloir la retenir. Les Prêtres rebelles  
éperdus vont se placer, en désordre, derrière les  
Nobles de leur parti.

UN PERSONNAGE DU PEUPLE,  
en entrant.

M EURENT, meurent les traîtres!

VERTEUIL, au milieu du Théâtre.

Ah, respectez, le nom de vos Chefs, de vos  
Prêtres.

Ils l'ont flétrî, n'importe, ils sont hommes.

UN 2<sup>e</sup>. PERSONNAGE DU PEUPLE.

Non, non.

VERTEUIL.

Déchir ez donc avant ce cœur...

UN 3<sup>e</sup>. PERSONNAGE DU PEUPLE.

Point de pardon.

SEEENE VII.

Les mêmes GONTIER.

GONTIER, arrivant avec précipitation par  
le fond du Théâtre.

CIEL ! que vois-je ? arrêtés, ô mes amis, mes  
frères !

Citoyens, arrêtez. Ces Prêtres sanguinaires,  
Ces Nobles, égarés par leur orgueil jaloux,  
N'ont que trop mérité votre juste courroux ;  
Mais ce n'est qu'à la Loi de punir les coupables.  
Renfermez, à ce nom, ces fureurs condamna-  
bles,

A ce nom dont toujours vous fûtes les soutiens,  
Et qui doit pouvoir tout sur les vrais citoyens.

*Le peuple s'enfonce dans la coulisse & dispa-  
roît insensiblement. Ses Députés seuls, Prêtres  
& autres, restent ainsi que les Nobles & les  
Prêtres fidèles.*

VERTUEUIL, à Gontier.

Digne ami !

## SCENE VLI.

LE BARON, LE MARQUIS, VERTEUIL,  
GONTIER, LEONOR, ADELE. Les Dé-  
putés du Peuple & les Prêtres fidèles d'un  
côté, les rebelles de l'autre.

GONTIER, *montrant aux rebelles le Peuple  
qui se retire.*

LE voilà ce Peuple qu'on dédaigne,  
Ce Peuple qu'on bravoit & qu'il faut l'on craigne.  
Au seul nom de la Loi, maître de son courroux,  
Citoyen, le voilà. Jugez-le. Jugez-vous.

## VERTEUIL.

Ah, ce retour si noble a scellé sa victoire,  
Et nous devons rougir...

GONTIER, *aux rebelles.*

Pour nous qui faisons gloire  
D'être choisis par lui, pour le représenter,  
Honneur, qu'en le servant, nous saurons mériter,  
Si, dans la Diète auguste où le Roi nous appelle,  
Où le Trône insulté réclame notre zèle,

T R A G E D I E. 127

Vous ne pouvez encor voir, en nous, vos  
égaux,

Voyez-y, malgré vous, vos sauveurs.

V E R T E U I L.

Des Héros;

Les seuls, par leurs vertus, dignes de la Patrie  
Qui leur devra toujours & sa gloire & sa vie.

L E O N O R.

Si long-temps obscurci par mon saisissement,  
Mon œil, au jour encor, s'ouvre à peine un  
moment.

à *Gontier.*

Ah, pour me rendre cher ce rayon qui m'éclaire,  
Puissent tant de vertus avoir sauvé mon père!

G O N T I E R.

Quoi? vous me revoyez & semblez en douter!  
Non, Madame, à mes pleurs, rien n'a pu résister,  
Étonnez, attendris, à ma douleur extrême,  
Les Gardes ont cédé. Le Roi, le Roi lui-même,  
Me voyant à ses pieds pressez avec transport,  
Éperdu, l'œil humide, à peine, avec effort,  
« Malheureux, m'a-t-il, quel effroi te surmonte?  
» Quel intérêt si vif peux-tu donc prendre au  
» Comte? »

S U C C E S S

Quel intérêt, grand Roi ! par le sort, agité,  
Jadis si malheureux, sans l'avoir mérité,  
Le Comte fut notre hôte, &c, contre l'imposture,  
Il ne trouva d'asyle & de retraite sûre  
Qu'en nos humbles foyers, sous le toît ignoré  
Où mon père, en ses champs, obscur & retiré,  
Aimant l'homme dans l'homme, honore la  
misère.

Plus ému, plus troublé: « parle, quel est ton  
père ? »

Repart ce Roi sensible en effuant ses yeux,  
Les détournant sur moi, les levant vers les  
cieux,

Et tout au sentiment qui l'agit & l'entraîne.

« Et son nom ? dis. » Adalbert, puis-je répondre  
à peine,

Presque étouffé moi-même & plus saisi que  
lui.

« Adalbert ! reprend-il. Si coupable aujour-  
d'hui,

» Si justement puni, le Comte qui m'offense

» N'a nul droit d'espérer sa grace & ma clé-  
mence,

» Mais le fils d'Adalbert a trop su m'attendrir,

» Et ses pleurs vertueux ont droit de l'obtenir.

» Va. Libre de ses fers, le Comte va te suivre. »

Et le voici.

*S C E N E*

S C E N E I X.

Les mêmes. LE COMTE.

LEONOR, *courant à son père.*

MON père ! ah, je peux donc revivre !

LE COMTE, *s'élançant dans les bras de Gontier.*

O mon fils, qui pourra m'acquitter envers toi ?

G O N T I E R.

Seigneur, vous savez donc ? ...

LE COMTE.

J'ai tout appris du Roi.  
Que, tremblant à ses pieds, je me sentois coupable !

De quelle honte encor ta présence m'accable ! ..  
Je ne peux l'effacer qu'en rapprochant deux

cœurs,

Par mes vains préjugés, abreuvez de douleurs ;  
Qu'en relevant mon nom par l'alliance auguste,  
D'une race si belle & si noble & si juste.

I

*à sa fille & à Gontier.*

Vous vous aimez, vivez dans le plus doux lien,  
Pour honorer l'amour, la nature & l'hymen;  
Pour être, en tous les tems, l'honneur de ma  
mémoire

Et, de l'humanité, le bonheur & la gloire;  
Et puissent, comme vous, vos enfans généreux,  
Dans les cœurs, à jamais, en ralumer les feux!

*Il embrasse, en même-temps, Léonor & Gon-  
tier, & les presse contre son sein.*

LEONOR.

O mon père!

GONTIER.

Ah, Seigneur!

VERTEUIL.

Je sens couler mes larmes.

Et ce spectacle...

*aux Nobles & aux Prêtres rebelles.*

O vous qui, dans ce jour d'alarmes,  
Près d'ouvrir à l'Etat un gouffre si profond,  
Avez craint de vous joindre à ce peuple si bon  
Où brillent, sans orgueil, des vertus si sublimes;  
Vous qui, contre ce peuple, accumulant les  
crimes,

Méritiez bien plutôt, par ce cruel dédain,  
De vous voir, à jamais, repousséz de son sein;  
Vous, à qui, dans l'ardeur du courroux le plus  
juste,  
Il ouvre encor les bras de sa clémence auguste;  
Eh bien, par tant de traits, vaincus, avec éclat,  
Le repousserez-vous du Conseil de l'Etat?  
Pourrez-vous méconnoître, en sa grandeur  
suprême,  
Le premier des pouvoirs & la Nation même?

L E B A R O N.

Non, &, le plus ardent à réclamer des droits  
Oppesseurs de l'Empire & destructeurs des Loix,  
Le premier, à l'Etat qu'en vous tous je contem-  
ple,  
Du plus prompt défaïeu je dois ici l'exemple.  
à Gontier.

Gontier, dans les combats, mon cœur t'a dû le  
jour,  
A la Justice enfin je te dois mon retour,  
Changé par tes vertus que nul titre n'efface,  
Ton, frère, ton ami, je t'admire & t'embrasse,  
A tes amis, à toi, réuni pour jamais.

Il embrasse Gontier. Les Nobles rebelles font  
un mouvement d'attendrissement. Les Prêtres

*rebelles en font un de surprise & d'indignation.*

*aux Prêtres & aux Nobles rebelles.*

Prélats, & vous, Seigneurs, confondus désormais,

Abjurons, dans leurs bras, des grandeurs mensongères,

Et ne formons plus tous qu'un grand peuple de frères.

*Les Nobles rebelles & les Députés du Peuple se rapprochent, se confondent & s'embrassent. Les Prêtres rebelles restent immobiles.*

#### VERTEUIL.

O mon père!... ô François; quels bras, quels ennemis

N'enchaînerez-vous pas, ainsi toujours unis!

O vous que, retenus dans une nuit profonde, L'orgueil partage encor, pour le malheur du monde,

Pour vous rendre au bonheur, Peuples, imitez-nous.

*aux Prêtres rebelles.*

Quoi? vous n'osez vous joindre à des transports si doux!

## SAISSET.

Nous caresser un Peuple infidelle & parjure  
 Qui trahit le Pontife & , fier de cette injure ,  
 Va , par ses Députés , peut-être dès demain ,  
 La consacrer encor ! ... vous l'espérez en vain.

*aux Prêtres rebelles.*

Venez , braves soutiens de l'Eglise ébranlée ,  
 Par d'indignes enfans , lâchement immolée ,  
 Venez. Près de son Chef , accourez , sur mes pas.  
 Qu'instruit de son outrage , il arme tous ces bras  
 Qui subjuguoient , pour lui , l'Asie ensanglantée.  
 Qu'ils frappent. Que tout cède à leur force  
 indomptée ,  
 Et que son nom , par eux , rétabli sur ces bords ,  
 S'élève , s'il le faut , sur des monceaux de morts!

*Ils sortent.*

## VERTEUIL.

O monstres toujours prêts à défoler la terre !  
 Voilà , loin des dangers , comme ils portent la  
 guerre.

UN PRÊTRE CITOYEN,  
*à ses Confrères.*

O Prêtres citoyens , chers à la nation ,  
 Jurons lui que nos soins , notre soumission

sauront enchaîner Rome, effroi de nos ancêtres;  
Et, pour le châtiment, le désespoir des traîtres,  
par cet exemple auguste, assurons pour jamais,  
Les droits de la raison, la justice & la paix.

*Tous les Prêtres font ce serment en levant  
la main.*

*F I N.*

*LIBRAIRIE.*

On trouve chez les mêmes Libraires: des  
exemplaires de *Manco-capac*, des *Druïdes*, &  
de *Virginie*, *Tragédies* de l'Auteur.



